ÉTUDE HISTORIQUE

LE TOMBEAU

DES

CINQ DEYS D'ALGER

LÉGENDE ALGÉRIENNE

PAR

Maurice LE CLERCQ

PERCEPTEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES

ANCIEN PAYEUR-ADJOINT DU TRÉSOR AUX ARMÉES

CLERMONT (OISE)

IMPRIMERIE DAIX FRÈRES

1888

Digitized by Google

à Monsieur le Baron Jérome Pichon,

à l'ami toujours dévoué de mon très regretté père,

j'offre ce livre, avec l'expression de ma

reconnaissance et de mon dévouement.

Maurice Le Mercq.

Cany 9 Novembre 1888.

Digitized by Google

DT
291
L79t

A LA MÉMOIRE

de

mon père

AUGUSTIN LE CLERCQ

Directeur Honoraire du Ministère des Finances

Commandeur de la Légion d'Honneur

et

de l'Ordre du Medjidié,

Grand-Officier du Nicham-Iftikar

1812 + 1888

948799

Digitized by Google

PRÉFACE

« Le Chien aboie, la Caravane passe..... »
(Proverbe Arabe.)

J'ai voulu en livrant cette « Etude Historique » à l'impression, atteindre un double but.

Offrir d'abord un hommage posthume à la Mémoire de mon père, dont le goût pour l'Etude et le Travail était tel, qu'après avoir servi pendant quarante-cinq ans l'État dans l'administration des Finances, tant en France que dans les Colonies, il ne voulut pas jouir du repos qu'il avait si honorablement acquis, et consacra les loisirs forcés de la retraite, à la traduction en Français, des Chefs-d'œuvre de la Littérature ancienne Espagnole.

Plusieurs membres de ma famille ont occupé, en Algérie, des fonctions dans l'Administration Civile et dans l'Armée; moi-même, j'ai passé plusieurs années dans cette Colonie que nous considérons comme une seconde patrie; aussi j'ai été presque naturellement poussé à écrire cette Etude, qui se rattache intimement à l'Histoire de ce pays.

J'avais incidemment entendu citer, à Constantine, le sanglant épisode de la journée des cinq Deys.

Ce récit émouvant, conté sur les bords du Rummel, par

Digitized by Google

un vieux Payeur de la Trésorerie d'Afrique (dont les services remontaient à la Conquête), fit sur ma jeune imagination assez d'impression, pour que, rentré en France, j'eusse la curiosité de fouiller la bibliothèque paternelle, riche de 2,000 volumes relatifs au « Pays d'Alger » et d'y rechercher la trace, et surtout les preuves du fait que j'avais entendu raconter.

C'est ce travail que je livre, aujourd'hui, à l'appréciation du public.

Si imparfaite que soit cette « Etude Historique », elle aura du moins le mérite de jeter un peu de clarté sur ce point obscur de la Légende Algérienne.

J'ai essayé de substituer à l'erreur la Vérité, qui doit tôt ou tard luire sur l'Histoire des siècles passés !

M. Le Clercq.

Cany, juin 1888.

Digitized by Google

LE TOMBEAU

DES

CINQ DEYS D'ALGER

ÉTUDE HISTORIQUE

Au commencement de l'année 1832, la ville et les environs d'Alger, n'avaient presque rien perdu de ce cachet d'étrange originalité, qui caractérisait cette ancienne cité moresque.

Malgré son amour pour la ligne droite, l'Administration Française, à peine constituée, avait eu autre chose à faire que de tracer des plans d'alignement, et la pioche de la démolition ne s'était pas encore emparée des rues tortueuses de la basse ville, sur les ruines desquelles, une cité toute française devait bientôt s'élever.

A cette même époque, lorsqu'on sortait d'Alger, par la porte Bab-el-Oued, on rencontrait à droite, dans l'îlot compris entre le rivage de la mer et le chemin conduisant au jardin du Dey, un vaste champ de sépultures musulmanes, composées d'un grand nombre de petites enceintes, séparées les unes des autres, et fermées par des murailles à hauteur d'appui.

Digitized by Google

Les plus importantes étaient surmontées de gracieuses coupoles, que les Français, prenant le contenant pour le contenu, ont désigné sous le nom de « marabouts » (1).

Tous ces monuments, grands ou petits, étaient soigneusement revêtus d'une épaisse couche de lait de chaux. Au dedans de ces enceintes, on voyait des pierres, ou marbres tumulaires plus ou moins ornés, sur lesquels étaient gravés des caractères arabes commémoratifs, et des versets du Coran.

Les tombeaux des souverains qui avaient successivement régné à Alger, étaient, presque tous, groupés à côté les uns des autres, dans la partie de ce cimetière la plus rapprochée de la porte Bab-el-Oued. C'étaient de petits édifices carrés, de 10 à 12 pieds de haut, et surmontés d'un dôme.

On distinguait les tombes des Pachas et des Deys, par un turban placé au sommet de la pierre tumulaire. Ceux des Aghas et des officiers supérieurs de la milice, étaient désignés par une pique plantée en terre. Ceux des Raïs par un mât de pavillon, couronné d'une pomme dorée. Quant aux tombeaux des gens du peuple, ils étaient fort simples ; des pierres plates enfoncées dans la terre, marquaient l'emplacement de la fosse où le corps avait été déposé. Au milieu de toutes ces tombes, croissaient en abondance, des figuiers, des platanes et des caroubiers, entourés, eux-mêmes, de chèvrefeuilles, de lierres et de vignes sauvages, ainsi que des cactus, des aloës et quelques palmiers. L'agréable verdure produite par cette végétation abandonnée à elle-même, égayait un peu la tristesse et la monotonie de ce lieu de repos.

Ces sépultures, en général bien entretenues par la piété des musulmans, furent détruites à partir de 1832, pour la création de l'esplanade Bab-el-Oued, et pour l'ouverture de pla-

(1) Marabout est le nom donné dans quelques contrées d'Afrique aux prêtres mahométans, et même aux hommes jouissant d'une réputation de sainteté. Les Français ont improprement donné le nom de « marabout » aux tombeaux contenant le corps d'un homme réputé marabout. Le mot arabe est koubba.

Digitized by Google

ces et de routes. Ce ne fut pas sans un sentiment de profonde douleur que la population indigène vit fouiller les tombes et troubler l'asile de la mort. Dépossédés d'une partie de leurs habitations dans l'intérieur de la ville, et au dehors, de leurs sépultures de famille, par suite des exigences de l'occupation militaire, on entendait les habitants s'écrier dans l'amertume de leurs regrets : « Nous ne saurons bientôt plus ni où vivre, ni où mourir ! »

Parmi les monuments funèbres qui, par leur importance, attiraient les regards, il en était un que les Français s'empressaient d'aller visiter dès leur arrivée à Alger. Elevé au-dessous du marabout de Sidi-Abderrhaman, dans la petite plaine contiguë à la côte, cet édifice se composait de cinq grosses tours octogones construites en briques, et couvertes de dômes. Déjà, à l'époque de la conquête, ce monument tombait en ruines ; depuis plusieurs années on avait cessé d'enduire les murs de lait de chaux. Le revêtement en carreaux de faïence qui avait, autrefois, orné les soubassements extérieurs et intérieurs, ainsi que les baies des portes, avait en grande partie disparu. Il était facile de voir que depuis bien longtemps, aucune main amie, aucun pieux souvenir, n'avaient veillé à la conservation de ces monuments, auxquels, cependant, la tradition et la notoriété publique rattachaient de sanglants souvenirs.

On disait que ces murs dégradés, ces voûtes en ruines, couvraient les restes de cinq Deys d'Alger, qui, à la suite de ces révolutions violentes et subites, si fréquentes, dans l'Odjack d'Alger, auraient été élus, et massacrés dans une même journée.

Cette sinistre légende est, depuis plus de deux siècles, acceptée en Algérie, comme un fait historique très avéré. On ajoutait qu'après avoir cinq fois proclamé l'élection d'un nouveau souverain, et successivement tué les cinq victimes dont le même soleil avait éclairé les règnes éphémères, la milice,

Digitized by Google

fatiguée de répandre le sang, convint de se rendre à la porte de la grande mosquée, et de nommer Dey, le premier Turc qui en sortirait, quel qu'il fût.

Au moment où les Janissaires arrivèrent au seuil du temple, un modeste cordonnier turc venait d'achever sa prière, et se disposait à sortir.

Un groupe de soldats s'empara de cet homme, en lui annonçant qu'il était choisi pour être Dey. Le pauvre artisan, instruit des terribles événements de la journée, et du sort fatal de ses cinq prédécesseurs, se souciait peu de la haute faveur qu'on prétendait lui imposer, et il la refusait énergiquement en alléguant son incapacité, et la médiocrité de sa position sociale. Mais on ne pouvait pas se soustraire à la volonté capricieuse et féroce de la milice. Le pauvre cordonnier dut revêtir le caftan, et ceindre le sabre, insignes de l'autorité suprême ; et il serait, suivant la tradition, devenu le sixième Dey élu dans cette mémorable journée. On ne manquait pas d'ajouter, que ce Pacha improvisé fit preuve de sagesse et d'une haute capacité ; qu'il a laissé un nom honorable parmi les souverains les plus habiles qui aient occupé le trône d'Alger, et de plus, circonstance bien rare, et digne d'être notée, qu'il mourut dans son lit, de mort naturelle, après un règne paisible.

Le récit de cet événement tragique, en passant de bouche en bouche, s'était enrichi de toutes les circonstances propres à l'accréditer. On montrait à la porte Bab-Azoun, le crochet sur lequel l'une des cinq victimes, avait subi une longue et cruelle agonie, et aussi dans la rue de la Porte-Neuve la modeste échoppe, où avait travaillé jadis l'artisan, dont la fortune capricieuse s'était plu à faire un Pacha.

Les auteurs des 18e et 19e siècles, qui ont écrit l'histoire d'Alger, ont tous, avec plus ou moins de détails, parlé de la fatale journée des cinq Deys. Il n'en est pas un, qui, comme preuve de l'instabilité du pouvoir des Pachas, et de la cruauté

Digitized by Google

fantasque des Janissaires, n'ait fait allusion à cette mémorable catastrophe.

Il semblerait qu'un fait aussi important, auquel on n'assigne pas une date très éloignée, et qui emprunte à de nombreux témoignages, un certain caractère d'authenticité, devrait être assez complètement acquis à l'histoire, pour qu'il fût très facile d'en fixer la date, et d'en préciser les circonstances.

Cependant il n'en est point ainsi.

Plus on cherche à approfondir ce point soi-disant historique, moins on arrive à l'éclaircir, et à distinguer, ce qui, dans les détails dont l'imagination s'est plu à l'environner, doit entrer dans le domaine de l'histoire, ou rester à l'état de légende.

Les historiens ne sont même pas d'accord sur le nombre des victimes sacrifiées. Les uns disent cinq, les autres six, quelques-uns vont même jusqu'à sept.

La même incertitude existe quant à la date.

Il est certain que le fait était connu dès 1720.

C'est à partir de cette époque seulement, qu'on le trouve relaté dans les récits des voyageurs qui ont exploré la Régence d'Alger. On n'en découvre aucune trace dans les ouvrages écrits antérieurement :

Haëdo, Marmol, le Père Dan-Davity, Dapper, Emmanuel d'Aranda, le chevalier d'Arvieux n'en ont pas parlé.

Le premier qui en ait fait mention, est le Père François Comelin, de l'ordre de la Sainte-Trinité, qui, accompagné des PP. Philémon de la Motte, et Joseph Renard, vint à Alger en 1720, pour la rédemption des Captifs, et publia en 1721, la relation de son voyage.

« Nous vîmes, dit-il, hors la porte Bab-el-Oued, les sé-
« pultures des Turcs et des Mores. Nous en vîmes entr'au-
« tres sept de figure quarrée, et couvertes d'autant de dômes,
« soutenus chacun de quatre piliers ou colonnes. On nous
« dit que c'étaient les tombeaux de sept Deys, qui, par un

Digitized by Google

« évènement bien digne d'en instruire la postérité, avaient « dans un même jour, été mis sur le trône par le peuple, et « massacrés par lui. »

Cinq ans après le voyage du P. Comelin, Laugier de Tassy, Commissaire de la marine Française, qui avait occupé vers 1722 et 1723 des fonctions officielles à Alger, publia la première édition de son « *Histoire du Royaume d'Alger* ».— C'est ce livre qui a fourni le fond du plus grand nombre des relations relatives à la Régence, publiées depuis cette époque.

Cet ouvrage, qui offrait des renseignements nouveaux et circonstanciés sur un pays alors peu connu, obtint un grand succès. Il eut plusieurs éditions, fut traduit en diverses langues, et réimprimé avec quelques variantes, sous différents titres. Il est regrettable que Laugier de Tassy, qui aurait pu être si bien renseigné, ait cru pouvoir introduire dans son ouvrage estimable, une foule d'inexactitudes et d'histoires romanesques, aussi invraisemblables que contraires aux mœurs barbaresques, et qui n'auraient pas dû trouver place dans un livre que l'auteur semble avoir eu la prétention de rendre sérieux. Telle est, par exemple, la relation des amours de Barberousse avec la Princesse Zaphira, femme de Sélim-ben-Thémi, Roi d'Alger, assassiné et dépossédé par le célèbre Corsaire. Cette fable, présentée sous la forme d'un échange de lettres, entre Barberousse et la soi-disant Princesse Zaphira, est tout à fait ridicule et invraisemblable.

Laugier de Tassy, quoiqu'il déclare « avoir écrit ce qu'il « a vu, ce qu'il a recueilli sur les lieux, ce qu'il a appris « dans les Mémoires colligés dans les maisons chrétiennes, » ne nous paraît pas devoir inspirer une entière confiance, et semble avoir accepté, très légèrement, les renseignements qui lui sont parvenus, sans s'être donné la peine d'en vérifier l'exactitude. Il n'a pas omis de parler du drame et du tombeau des « cinq Deys ».

Digitized by Google

On lit dans son ouvrage, pages 200 et 221 :

« Au dehors des portes, et près de la ville, à chaque côté « des chemins, on voit une quantité prodigieuse de tom- « beaux. Ceux des Pachas et des Deys, sont en dehors de « la porte Bab-el-Oued, hauts d'environ 10 à 12 pieds, en « rond, voûtés, et bien blanchis. Il y en a six, qui, placés « en cercle, se touchent, et que l'on distingue de tous les « autres. Ce sont les tombeaux de six Deys qui furent élus « et étranglés dans le Divan, au moment de leur élection « par diverses cabales qu'il y avait. Le septième qui fut élu « régna ; il en sera parlé dans le Chapitre du Dey. »

Dans le chapitre indiqué, Laugier de Tassy s'est borné à dire :

« Quelquefois, à l'élection d'un Dey, il n'est pas plus tôt « assis sur son siège royal, qu'il est tué par un parti, et « celui qu'on a mis à sa place, mis à mort par un autre. « On a vu dans un jour, six Deys massacrés, et sept d'élus. « On en voit les six mausolées ensemble, rangés en cercle, « hors la porte Bab-el-Oued. »

En 1750, Le Roy publia sous ce titre : *Etat général et particulier du royaume et de la ville d'Alger*, une relation imprimée à La Haye, pour la rédaction de laquelle « l'au- « teur avoue s'être fort aidé par quelques mémoires d'un « homme en place, qui a résidé pendant plusieurs années « consécutives à Alger ».

Cet homme en place, c'est Laugier de Tassy. Le Roy l'a copié servilement ; de plus, il l'a mal copié. Aux six mausolées signalés par le premier, Le Roy a cru devoir substituer *un faisceau de six mains liées ensemble.*

On ne peut tirer aucun parti du livre de Le Roy.

Boyer de Prébandier, a été plus loin encore que Le Roy, en fait de plagiat. Il a publié, en 1757, sous le titre : « *Histoire des Etats Barbaresques qui exercent la piraterie* » une traduction en français d'après une version anglaise, de *l'His-*

Digitized by Google

toire d'Alger, de Laugier de Tassy, et il y a mis son nom. Il s'est borné à reproduire assez exactement le texte de ce dernier.

L'abbé Poiret, auteur des *Lettres écrites de l'Ancienne Numidie en* 1785 *et* 1786, entraîné par son goût pour l'Histoire naturelle, passa en Barbarie et explora, avec le savant Desfontaines, une partie de la province de Constantine. Quoiqu'il ne soit pas allé à Alger, l'abbé Poiret a cru devoir faire allusion à l'épisode des Cinq Deys. — Malheureusement, cette citation de quelques mots, renferme une grosse erreur de date.

« A peine nommé, le nouveau Dey monte sur le trône et « chacun vient lui rendre hommage. Mais si quelqu'autre « s'est formé un parti puissant parmi les troupes, et s'il a « assez de courage pour assassiner le Dey régnant et le « remplacer sur le trône, l'autorité souveraine reste entre « ses mains, à moins qu'un autre, aussi hardi que lui, ne la « lui enlève par les mêmes moyens. C'est ainsi que l'on a « vu, *à l'élection du Dey actuel*, six Deys successivement « placés sur le trône, et assassinés en vingt-quatre heures. « Quoiqu'ils ne régnèrent que quelques moments, ils furent « tous enterrés avec les honneurs dus au rang suprême. »

Le massacre des *six* Deys, d'après l'abbé Poiret, aurait eu lieu au moment de l'élection du Pacha régnant en 1785, époque à laquelle les lettres de Numidie ont été écrites. Cette assertion est évidemment erronée, puisque l'événement auquel l'abbé Poiret fait allusion était connu dès 1720, ce qui est surabondamment établi par la relation du voyage du Père Comelin publiée à cette époque.— En outre, le Pacha qui gouvernait la Régence en 1785, était Mahomet ben Othman Kodja, élu en 1765, et qui mourut de maladie, âgé de 81 ans, le 12 juillet 1790, après un règne de 24 ans. Il avait succédé à Baba Ali Pacha, mort de maladie vers la fin de 1765. La milice qui n'aimait pas ce Pacha, témoigna une grande joie

Digitized by Google

à la nouvelle de son décès, et mit à sa place Mohamed ben Othman Kodja, alors Kasnadji. Il avait environ 55 ans et était fort estimé par les Janissaires ; l'élection de ce dernier se fit donc sans effusion de sang, et son règne est le plus long que la chronologie des Pachas d'Alger ait eu à enregistrer.

Nous citons, pour mémoire, les quelques mots, d'ailleurs peu exacts, insérés par le littérateur toscan Pananti, dans la *Relation de son esclavage et de son séjour à Alger* (in-8°, Florence 1817).

« On a vu des règnes qui n'ont duré que quelques heures. « Sept pierres rangées à la file, sur le grand chemin, hors des « portes de la ville, sont les ignobles tombeaux de beaucoup « de chefs élus et assassinés le même jour. »

William Shaler, consul des Etats-Unis d'Amérique à Alger, auquel on doit un Journal intéressant des événements survenus dans cette ville en 1823, a voulu, lui aussi, faire ressortir l'instabilité du pouvoir des Pachas, et il n'a pas manqué de citer comme exemple, la catastrophe légendaire des cinq ou six Deys.

« Un Dey d'Alger est, de son vivant, le monarque le plus « absolu et le mieux obéi du monde, mais son règne est tou- « jours précaire, et pour lui une mort naturelle est un acci- « dent. Souvent, la Fortune s'est plu à tirer de l'obscurité « les êtres les plus bas et les plus abjects pour les placer sur « le trône. — On montre encore les tombeaux de *sept* aven- « turiers proclamés souverains, et tués le même jour. Comme « marque de mépris, ils furent enterrés sur le grand chemin. » En note on lit : « Voyez cette indication sur le plan en tête du volume » ; mais si, en effet, on se reporte au plan, on y trouve sous la rubrique O : « Tombeau des cinq Deys élus et tués le même jour. »

Il est évident que M. W. Shaler, bien qu'il résidât à Alger, n'a pas songé à vérifier l'exactitude du fait qu'il relate

Digitized by Google

d'après la tradition. Il semble même qu'il n'ait pas vu les tombeaux, car les sépultures des Pachas et des Deys n'étaient pas situées sur le grand chemin.

L'auteur anonyme de l'histoire d'Alger et du bombardement de cette ville, en 1816 (in-8°, Paris 1830), s'est borné à reproduire la donnée de Laugier de Tassy.

M. Trapani, ex-agent diplomatique résidant à Alger (tel est le titre qu'il se donne), a publié, en 1830, sous ce titre : « *Alger tel qu'il est* », un tableau statistique et moral de la Régence. Après avoir peint, sous de très sombres couleurs, les scènes de tumulte et de carnage qui accompagnaient ordinairement l'élection des Deys, il ajoute : « Au commencement de ce siècle (son livre porte la date de 1830) une « pareille horreur fut répétée sept fois dans un même jour, « et l'on voit encore, les uns près des autres, hors de la « Porte Bab-el-Oued, les tombeaux qui renferment ces ambitieuses victimes. »

Cet auteur a commis une erreur d'un siècle !

L'*Aperçu historique et statistique de l'État d'Alger*, publié par le Ministère de la Guerre à l'occasion de l'expédition en 1830, ne jette aucun jour sur la question.

On y lit : « Quelquefois un Dey n'est pas plus tôt élu, qu'il « est massacré par un parti qui en met un autre à sa place, « On en a vu jusqu'à six dans un jour. »

Dans son livre intitulé : *Coup-d'œil sur la ville d'Alger et ses dépendances* (Paris 1830, in-32), M. Liskenne a écrit : « C'est vers 1740 qu'eut lieu la fameuse assemblée dans « laquelle six Deys, successivement proclamés, furent ensuite « mis à mort. Enfin, un septième plus heureux, survécut à « cette sanglante élection et régna. »

Bornons-nous à rappeler que l'existence des tombeaux avait été signalée dès 1720. En outre, il n'y a pas eu élection de Dey en 1740. Ibrahim el Kébir Pacha, qui régnait à cette époque, avait succédé dès 1732 à Cur Abdy Pacha, mort

Digitized by Google

de maladie. Ibrahim Pacha, atteint de la dyssenterie, résigna volontairement ses fonctions, et désigna en 1745, pour son successeur, Ibrahim Esseghir Pacha, après un règne de 13 ans. Ce dernier fut accepté sans résistance par la milice.

M. Rozet, capitaine d'état-major, auteur « *du Voyage dans la Régence d'Alger*, Paris, 1833 (3 vol. in-8 avec atlas), non seulement a visité les tombeaux, mais encore il donne le dessin de l'un d'eux dans son atlas. Ces tombeaux, dit-il, sont au nombre de cinq; il en fait la description et en détermine la situation. Quant au fait historique, « on le lui a raconté, « et il le raconte à son tour ».

« C'est dans les environs de Sidi Abderahman, que se trou- « vent les poteries: au-dessous, dans la plaine contiguë à la « côte, et dont une portion est aujourd'hui occupée par nos « moulins à vent, on remarque cinq grosses tours octogones, « en partie ruinées, construites en briques, et sur les faces « desquelles il reste encore quelques-uns des carreaux de « faïence qui les décoraient. Ces tours sont les tombeaux « des cinq Deys qui, dans une de ces révolutions sanguinai- « naires, dont Alger a offert de si nombreux exemples, ont « été élus et massacrés dans le même jour.

« On m'a raconté qu'à la fin de la journée, lorsque la « plus grande terreur régnait dans la ville, les partis op- « posés, fatigués de répandre le sang, se réunirent et con- « vinrent de se rendre à la porte de la grande Mosquée, et « de nommer Bey le premier qui en sortirait. Le sort tomba « sur un pauvre cordonnier qui, connaissant la fin des cinq « premiers élus, refusait obstinément, en alléguant son in- « capacité ; mais il eut beau dire, on le conduisit dans le « palais, on le plaça sur des coussins de velours, et des « hérauts le proclamèrent dans toute la ville. La position « éminente dans laquelle il se trouvait placé développa chez « cet homme des moyens qu'il ignorait lui-même; il gou-

Digitized by Google

« verna avec fermeté et sagesse, et fut un des meilleurs
« Deys qu'Alger ait eus. »

Il est à regretter que M. le capitaine Rozet n'ait pas songé à compléter son récit, en faisant connaître le nom de ce Dey improvisé. Il eût rendu ainsi les recherches plus faciles.

Nous citerons, bien qu'elle ne nous apprenne rien de neuf, la phrase suivante, extraite du livre *L'Algérie*, par M. le baron Baude.

« ..... Tel n'était pas l'Alger des Janissaires, alors
« que 3,000 chrétiens gémissaient dans ses bagnes, ou que,
« semblable à un lion déchaîné, sa Milice invaincue et in-
« vincible, élisait et égorgeait cinq Deys en un seul jour. »

Dans le *Tableau historique de l'Algérie depuis l'occupation Romaine jusqu'à la conquête par les Français en* 1830, M. le Colonel d'artillerie Lapène, non seulement a adopté, quant à la journée des cinq Deys, comme très authentique, la version que M. le capitaine Rozet n'avait acceptée que sous bénéfice d'inventaire, mais encore il a voulu donner la mesure des ressources que lui offrait son imagination inventive, en revêtant son récit de la forme la plus dramatique. En lisant la relation écrite par M. le colonel Lapène, le lecteur peut se figurer qu'il assiste à la catastrophe. Il entend le bruit funèbre du canon, voit les cadavres sanglants rouler sur les dalles, assiste à l'agonie du cinquième Dey, suspendu au fatal crochet de la porte Bab-Azoun, et partage l'épouvante et l'horreur de la populace assemblée autour de ce hideux spectacle.

« Ibrahim II, dit M. Lapène, est élevé le 22 août 1732,
« au rang suprême abandonné par le fugitif Ali. Il con-
« serve le pouvoir jusqu'au mois de février 1748. Alors sur-
« vient l'événement lugubre connu dans le pays d'Alger,
« sous le nom de massacre des Cinq Deys. L'effervescence
« des haines, l'intrigue, l'intérêt, la cupidité, les prétentions

Digitized by Google

« des Maures jusque là méconnues, opposées à celles tou-
« jours actives des Janissaires, voilà les causes de cette
« sanglante catastrophe. Cinq fois, en effet, dans la journée,
« le canon du château annonce l'élection d'un nouveau sou-
« verain. Cinq fois, son cadavre jeté sur les dalles, foulé
« aux pieds, traîné sur les places publiques, appelle de nou-
« velles vengeances, et laisse le champ libre aux massacres.
« Le dernier qui succombe dans cette lutte effrénée, subit le
« supplice le plus atroce. Arraché de son siège, à l'instant
« où le baisement des mains allait commencer, il est en-
« traîné par un groupe de Janissaires, et précipité sur le
« fatal crochet de la porte Bab-Azoun, qui le perce de part
« en part ; son agonie dure quatre heures, et remplit d'hor-
« reur tous les partis, même ses ennemis personnels.

« Au milieu de ces sanglantes exécutions les meneurs,
« effrayés eux-mêmes du résultat, et non sans souci d'être
« appelés au partage, convinrent de laisser au hasard le
« choix d'un nouveau maître. Placés sous le vestibule de la
« mosquée, ils reconnaissent pour souverain le premier qui
« en sort. C'est un pauvre et obscur cordonnier. Malgré ses
« protestations d'incapacité, ses regrets de tant d'honneur,
« et sa demande à hauts cris de retourner à son échoppe, il
« est conduit au Palais, revêtu du Caftan d'honneur, et les
« hérauts le proclament dans toute la ville.

« Se plaçant à la hauteur des circonstances, cet homme
« révèle une capacité qu'il ignorait lui-même. Il gouverne
« avec fermeté et sagesse, et compte parmi les meilleurs
« Pachas qu'ait eus Alger. Un de ses premiers soins est de
« faire élever cinq tombeaux, aux cinq personnages qui avaient
« payé de leur vie leur élection de quelques heures. Par cet
« acte de haute moralité, il se concilie l'estime de tous, et l'af-
« fection des divers partis, qui avaient perdu leur chef dans
« cette sanglante journée.

« On montre ces tombeaux en dehors de la porte Babazoun.

Digitized by Google

« Ce sont cinq grosses tours octogones construites en briques. « Quoiqu'en partie ruinés, ces monuments rappellent encore « les périls attachés à l'exercice du pouvoir à Alger, et les « pratiques atroces des hommes qui le distribuaient.

« Le Pacha régnant sous le nom de Mohammed II, est as- « sassiné après six ans de puissance par quelques renégats « Albanais. Ali III lui succède en 1754, et gouverne assez « paisiblement jusqu'en 1766. »

Il semblerait résulter de la relation fantaisiste de M. le colonel Lapène :

1° Que le massacre des cinq Deys aurait eu lieu au mois de février 1748, après la mort d'Ibrahim II (Ibrahim Es-Séghir Pacha).

2° Que le cordonnier devenu Pacha aurait été Mohamed II (Mohamed El Retorto), élu en 1748, à la suite d'une conspiration ourdie par le soldat albanais Ouboun-Ali, qui voulut se faire proclamer Dey, mais qui fut tué, et périt victime de son ambition.

Il suffira de rappeler que les événements auxquels M. le colonel Lapène assigne la date de 1748, ont été signalés dès 1720 par M. le P. Comelin, qui constate en même temps l'existence des tombeaux, pour renverser de fond en comble, toutes les données sur lesquelles M. Lapène a édifié sa relation romanesque. Il y a lieu de s'étonner de ce que cet honorable officier, qui avait lu l'*Histoire d'Alger* de Laugier de Tassy (puisqu'il a cru pouvoir lui emprunter la fabuleuse histoire des amours de Barberousse avec la femme de Sélim-Ben-Thoumi), n'ait pas remarqué que dès 1725, cet écrivain avait fait mention de la mort tragique des cinq Deys, et de leurs tombeaux. Nous ferons remarquer, en passant, que M. Lapène a placé hors la Porte Bab-Azoun, ces mêmes tombeaux situés, en réalité, à Bab-el-Oued.

Il eût été facile de multiplier les citations relatives à la journée des cinq Deys, en rapportant ce qu'en ont dit les

Digitized by Google

écrivains qui, depuis 1830, ont livré à l'impression leurs recherches plus ou moins approfondies sur l'Histoire de l'Algérie; mais comme tous se sont bornés à citer le fait, sans indiquer, ni aucune date, ni aucun nom, ce travail n'eût servi qu'à grossir démesurément cette notice, sans jeter aucun jour sur la question. Nous croyons avoir suffisamment démontré, que cet épisode de l'Histoire d'Alger est demeuré entouré d'une profonde obscurité, et qu'il reste encore soit à l'éclaircir au moyen de documents incontestables, soit à établir qu'il est apocryphe et fabuleux, et qu'à ce titre, il ne doit pas avoir sa place dans une Histoire sérieuse de l'Algérie. Pour arriver à trouver la solution du problème historique que nous avons posé, nous nous sommes attaché à extraire des documents qui paraissent dignes de confiance, toutes les circonstances se rattachant au décès naturel, ou tragique, de chacun des Pachas, ou Deys, qui ont occupé successivement ce rang suprême à Alger, depuis Barberousse I^er^ (1516), jusqu'à Hussein Pacha, dépossédé par la France en 1830. Lorsque nous serons parvenu à établir l'acte mortuaire de chacun d'eux, il sera facile de reconnaître, si, dans cette série chronologique d'événements, le plus souvent tragiques, une place peut être assignée avec fondement au célèbre épisode des Cinq Deys.

II

Aruch Barberousse, en s'emparant, vers 1516, de la ville d'Alger, avait conçu la pensée de faire de ce pays une souveraineté indépendante. La mort ne lui permit pas d'accomplir l'œuvre qu'il avait entreprise, et de consolider l'édifice que son audace avait élevé.

Kaïr-ed-din, son frère et son successeur, voulut assurer sa domination, en se plaçant sous la protection du Grand

Digitized by Google

Seigneur. Le gouvernement d'Alger devint alors une Vice-Royauté, relevant de l'Empire Ottoman, et administrée par des Pachas, désignés et envoyés par la Porte.

A partir de cette époque, l'histoire d'Alger est divisée en quatre périodes. — Chacune d'elles constitue une forme de gouvernement bien distincte.

Le 1re période est celle des Pachas nommés par la Porte. Elle s'étend de 1518 à 1659.

La 2e est celle du gouvernement des Aghas, de 1659 à 1672.

La 3e est celle du gouvernement des Deys coexistant avec les Pachas, elle a duré de 1672 à 1710.

La 4e et dernière, est celle des Deys-Pachas. Commencée en 1711, elle existait encore en 1830.

III

PREMIÈRE PÉRIODE

PACHAS DÉSIGNÉS ET ENVOYÉS PAR LA PORTE.

1516. Devenu maître de la ville d'Alger et d'un territoire restreint autour de cette ville, Aruch Barberousse songea à étendre ses conquêtes sur les provinces voisines. Mais Charles-Quint, pour arrêter les progrès de ce redoutable chef de Corsaires, se ligua avec les chefs des petits Etats que ce dernier voulait envahir, et dirigea des troupes sur Tlemcen, dont Barberousse était parvenu à s'emparer. Menacé à l'intérieur de cette place par les habitants, attaqué au dehors par les Espagnols, conduits par Martin d'Argote, Barberousse quitta secrètement la ville et prit la fuite.

Mais bientôt, rejoint par l'ennemi, et abandonné de ceux

Digitized by Google

qui l'avaient accompagné, il fut atteint près du Rio Salado, entre Oran et Tlemcen, et succomba, tué, dit-on, par l'enseigne Garcia Tinxo. Sa tête fut envoyée en Espagne, et ses vêtements, donnés au monastère de Saint-Jérome de Cordoue, furent convertis en une châsse, sous le nom de « Châsse de Barberousse ».

Kaïn-ed-din Barberousse, frère et successeur du précédent, après avoir gouverné Alger pendant quelques années, fut rappelé à Constantinople, devint Capitan Pacha du Grand Seigneur, et mourut dans cette ville, comblé d'honneurs, vers 1548. Il y fut enterré.

L'eunuque Hassan Agha, auquel Barberousse II avait confié l'intérim du gouvernement d'Alger, au moment de son départ pour la Turquie, mourut de la fièvre en septembre 1542.

Hassan ben Kaïr-ed-din (Barberousse III), qui succéda à l'eunuque Hassan, ayant été desservi auprès du divan de Constantinople, résigna le pouvoir entre les mains de Salah-Raïs en 1551. Confirmé dans ses fonctions par le Sultan en 1552, Salah-Raïs mourut à Alger de la peste en 1556.

Hassan, renégat corse, élevé au pouvoir par la milice, fut mis à mort après quatre mois de règne, par Tékéli, pacha envoyé de Constantinople. Hassan fut jeté sur les crochets de la porte Bab-Azoun. Les Janissaires qui l'avaient élu, ne tardèrent pas à venger sa mort. Aidés par le renégat calabrais Youssouf, ils s'emparèrent de Tékéli, bien qu'il eût cherché un asile dans une mosquée, et le tuèrent à coups de lance. Il avait régné pendant trois mois. Il fut, par les soins d'un turc, son ami, enterré dans une Kobba, située à vingt pas de celle d'Hassan le Corse, et de celle de Youssouf Pacha.

Youssouf, renégat calabrais, choisi par la Milice en 1557, mourut de la peste après quelques jours de règne. Il s'était retiré au Cap Caxime pour fuir la contagion. Il n'était âgé que

Digitized by Google

de 26 ans. Son tombeau était placé à côté de celui de Hassan le Corse, dont il avait été le successeur.

Yayia, ancien gouverneur de Milianah, nommé par les Janissaires, ne conserva le pouvoir que pendant six mois.

Il le remit entre les mains de Hassan Barberousse III, qui, rentré en grâce auprès du sultan, fut rétabli en 1557, dans le Pachalick d'Alger, qu'il avait été forcé de quitter en 1551. Yayia mourut, âgé de 60 ans, en 1570, des suites d'une blessure reçue en 1569. Il fut enterré au lieu ordinaire de la sépulture des Pachas, hors de la porte Bab-el-Oued. Son tombeau était placé à côté de celui de Hamed Pacha.

Hassan Barberousse III conserva le pouvoir de 1557 au mois d'octobre 1561. A la suite d'une nouvelle conspiration des Janissaires, il fut renvoyé à Constantinople chargé de fers.

Après son départ, la milice confia les rênes du Gouvernement à deux délégués choisis par elle : Hassan Agha et Cuca Mohamed. Ils conservèrent le pouvoir jusqu'au mois de février 1562. Ils furent ensuite, appelés à Constantinople pour rendre compte de leur conduite « et punis selon leur mérite », si on en croit Davity.

Le Grand Seigneur envoya alors à Alger, Ahmet, l'un des Intendants de ses jardins. Il avait obtenu cette dignité par la faveur de Rosa, l'une des sultanes favorites. Mais son règne ne fut pas de longue durée, il mourut de la dyssenterie au mois de mai de la même année (1562) et fut inhumé au cimetière des Pachas.

Ahmet étant mort, Yayia, Kalifa du Pachalik, gouverna pendant quatre mois environ, jusqu'à l'arrivée de Hassan Barberousse III, que, pour la troisième fois, le Sultan avait renvoyé à Alger. Il se maintint au pouvoir jusqu'en 1567, et mourut à Constantinople, âgé de 55 ans ; il avait assisté au siège de Malte en 1565, et s'y était comporté vaillamment. Haëdo, auquel nous avons emprunté les renseignements qui précèdent, a fait connaître qu'Hassan Barberousse

Digitized by Google

a été enterré à Constantinople, dans la sépulture où son père avait été déposé.

Son successeur fut Mohamed Pacha, fils de Salah-Raïs. Le gouvernement de ce dernier n'eut qu'un an de durée. Au commencement de mars 1568, la Porte lui donna pour successeur, le fameux Corsaire El Eudj Ali, renégat corse, plus connu sous le nom d'Ali-Fortas (Ali le teigneux). Il inaugura son règne, en chassant les Espagnols de Tunis.

El Euldj Ali, ayant été appelé en 1571 à Constantinople, par Soliman II, en qualité de Capitan Pacha, commanda l'aile gauche de la flotte du Sultan à la bataille de Lépante; il acquit une grande gloire dans ce célèbre combat naval. Le Sultan, à titre de récompense, lui conserva le titre de Pacha d'Alger, et l'autorisa à faire gérer ce gouvernement par Memmi. El Euldj Ali régna en personne à Alger, du mois de mars 1568 au mois d'avril 1571, et par procuration, de 1571 à 1572.

L'arabe Achmet, né à Alexandrie d'Egypte, arriva à Alger en mars 1572, et quitta le pouvoir en 1574 pour se réunir à El Euldj Ali qui se dirigeait à Tunis.

Il eut pour successeur le renégat Ramdan, qui fut déposé en 1577, par Hassan de Venise.

Ce dernier, haï à cause de sa cruauté, son avarice, ses exactions et ses violences, fut révoqué en 1580, et remplacé par le renégat hongrois J. Jaffer, qui, ayant été renvoyé en 1582, céda la place à celui-là même qui avait été son prédécesseur, Hassan de Venise.

Quand ce dernier devint, en 1583, Pacha de Tripoli, le Pachalik d'Alger, fut conféré à Mami L'Arnaute, renégat Albanais; il conserva ce poste jusqu'en 1586. A cette époque, il fut nommé Bey de Tunis, et en 1589, Pacha de Tripoli.

Le turc Amato remplaça Mami l'Arnaute à Alger en 1586, et resta jusqu'au mois d'août 1589. Il fut alors chargé du gouvernement de Tripoli. Il avait 60 ans.

Digitized by Google

C'était un homme avare, qui, avant de quitter Alger, avait cru pouvoir exiger de Mami, son prédécesseur, le paiement d'une gratification de 30,000 ducats.

Après Amato vint Héder. Il gouverna pendant six ans, (1586 à 1592).

Chabaan, son successeur, ne resta au pouvoir que pendant trois mois. C'est sous son règne que le général commandant les galères de Sicile fut pris, et conduit à Alger avec une partie de la flotte. Les Algériens recueillirent, dans cette circonstance, un très riche butin.

Mustapha Pacha succéda à Chabaan, mais trois mois après son avènement, il fut forcé de céder la place à Heder qui l'avait occupée précédemment (1586 à 1592).

Ce Pacha avait gagné, par des présents, les principaux officiers du Divan à Constantinople, et dès son arrivée à Alger, il obligea Mustapha Pacha, son prédécesseur, à lui payer une gratification de 15,000 écus.

Mais bientôt après, sur les réclamations pressantes des habitants d'Alger, il se trouva dans l'obligation de remettre le pouvoir entre les mains de Mustapha Pacha qu'il avait dépossédé.

Celui-ci se garda bien de le laisser partir sans l'avoir, au préalable, convenablement rançonné. Ces diverses mutations furent opérées de 1592 à 1597.

Hassan occupait le trône en 1597; il le céda en 1601 à Soliman, renégat vénitien, qui fut appelé à Constantinople en 1603. C'est ce Pacha qui, en 1601, avait envoyé des armes aux Mores d'Espagne, en les encourageant à se révolter, et en leur promettant son appui.

Heder II avait été le successeur de Soliman (1603). Il fut destitué par le sultan, l'année suivante (1604). Dès son arrivée à Alger, Mehemet Pacha qui prit sa place, le fit étrangler.

« De là j'arrivai en Alger, où je ne fus pas accueilli si

Digitized by Google

« favorablement que j'avais été à Tunis, à cause que durant « mon séjour à Constantinople, j'avais fait étrangler un « Vice-Roi d'Alger, nommé Quédir Bassa, pour avoir violé « les traictés et capitulations qu'a le Roi avec le Grand- « Seigneur. Ceux que ce Bassa avaient laissés, voulurent « venger sa mort par la mienne » (Relation des voyages de M. de Brêves, Paris, 1638, in-4°).

Mustapha nommé, comme nous l'avons dit, en 1616, paraît avoir été un Pacha incapable, et sans autorité. Il avait abandonné la conduite des affaires à Sidi Saref Kodja, chargé de la paie de la milice, et qui exerçait le pouvoir en son nom. Héder, arrivé de Constantinople en 1621, avec mission de remplacer Mustapha, s'empressa d'exiler Sidi Saref. Mais ce dernier, fort intrigant, parvint à supplanter son rival, et fut nommé Pacha par la Porte, en 1624.

Hussein Pacha lui fut donné comme successeur en 1628, et il garda la position jusqu'en 1634.

Cette année 1634 avait été très peu favorable pour la Course ; à peine les produits avaient-ils suffi pour l'armement et l'entretien des bâtiments corsaires, à raison de quoi, dit le P. Dan, le Pacha se vit bien en peine « pour la paie « des Janissaires, qu'il est obligé de faire à ses dépens, en « cas qu'il n'y ait assez de fonds des revenus des années « courantes. Que si, de hasard, il y manque, en tel cas, ils « le mettent en prison, comme je vis mettre le vieux Bacha, « homme de 81 ans, que sa barbe blanche et son corps fai- « ble et tremblant ne purent garantir de cet affront, tous « ces barbares sont impitoyables, quand il est question de « paiement et d'argent.

C'est sous le règne de Hussein Pacha, qu'en 1629, les Coulouglis, qui avaient acquis une grande importance dans le Divan d'Alger, en furent expulsés par les Turcs, et se virent forcés de quitter la ville, ou de s'y tenir cachés.

Deux ans après, au moment où l'on avait cessé de s'occu-

Digitized by Google

per d'eux, 57 Coulouglis pénétrèrent secrètement dans la ville, s'emparèrent de la Casbah, et, voyant qu'ils étaient sur le point d'être pris par les troupes du Divan, mirent le feu au magasin à poudre, et furent ensevelis sous les décombres de la forteresse. L'explosion fut telle, que plus de 6,000 personnes périrent. Ceux, d'entre les rebelles, qui échappèrent à ce désastre, finirent leurs jours dans les plus cruels supplices. Le Pacha et le Divan donnèrent l'ordre de rebâtir la Casbah. Elle fut entièrement reconstruite en 1633.

En 1630, un nouveau Pacha désigné par la Porte arriva à Alger pour remplacer Hussein Pacha ; mais la milice d'Alger qui aimait son vieux Pacha, tout en se montrant plus que sévère à son égard, quand il mettait du retard à payer la solde, ne voulut pas recevoir son successeur, et le renvoya à Constantinople. Par suite de cette circonstance, Hussein Pacha conserva le pouvoir jusqu'en 1634.

Youssouf Pacha, fils d'un renégat hongrois, fut le successeur de Hussein Pacha. Le père Dan se trouvait, alors, à Alger, pour la Rédemption des esclaves chrétiens, et il raconte les cérémonies qui eurent lieu à l'entrée de ce Pacha à Alger. « L'entrée qu'on lui fit me sembla fort belle, « dit-il, et j'en remarquai assez bien les cérémonies.

« Les officiers du Divan, assemblés en corps, au nombre de « 1,500, le firent recevoir au port, où comme il descendit « de sa galère, furent tirés plus de 1,500 coups de canon, « tant des forteresses de la ville, que de tous les navires de « course, dont il y avait plus de 40, prêts à faire voile. »

La milice qui se montrait si pleine de déférence pour les Pachas envoyés par la Porte, lorsqu'ils arrivaient à Alger, mettait moins de façons quand il s'agissait de les renvoyer. Il est vrai que les nouveaux Pachas inauguraient toujours leur règne par une augmentation de solde au profit des Janissaires, à titre de bienvenue.

La Porte eut l'intention de remplacer Youssouf-Pacha en

Digitized by Google

1637. Mais la Régence était alors en guerre avec la France et une escadre de cette nation s'empara du bâtiment qui transportait le nouveau Pacha. Youssouf dut, à cette circonstance, de rester en place jusqu'en 1646.

Il eut pour successeur, Hamed Pacha qui, après un séjour de onze ans à Alger, céda en 1657, la place à Ibrahim.

Le Pacha n'ayant pu satisfaire aux dépenses de la solde, alors qu'il détournait du Trésor public une somme de 200,000 piastres pour l'envoyer à Constantinople, fut mis en prison en 1659, par la milice révoltée.

Avec Hamed Pacha se termine la première période : celle des Pachas envoyés par la Porte. Elle eut une durée de 141 ans, et fut, relativement à celles qui l'ont suivie, paisible.

En effet, sur les 45 Pachas qui se sont succédé, trois seulement ont péri de mort violente.

La Milice d'Alger avait jusque-là conservé quelque respect pour les favoris du Grand Seigneur, et elle les avait laissés emporter, sans une trop grande opposition, les trésors qu'ils avaient plus ou moins régulièrement amassés à Alger, après 3 ou 4 ans de séjour au pouvoir.

Mais les Pachas, qui, pour la plupart, n'avaient recherché le gouvernement qu'afin d'arriver rapidement à la fortune, se livraient effrontément à des exactions qui pesaient non seulement sur les étrangers, mais encore sur le peuple, et ils s'étaient rendus odieux.

Leur avidité, et leur avarice étaient devenues telles, qu'ils ne craignaient pas de détourner, à leur profit, une partie des sommes envoyées de Constantinople pour contribuer à la solde de la milice. Celle-ci les prit en haine, en emprisonna quelques-uns, et résolut de détruire l'autorité démesurée qu'ils avaient acquise, et dont ils avaient fait un déplorable abus.

Un parti réformateur se forma dans le sein du Divan, et

Digitized by Google

le Boulouk Bachi Kallil qui dirigeait le mouvement, provoqua une décision prononçant la déchéance des Pachas, et l'adoption d'une nouvelle forme de gouvernement.

Le Pacha et ses officiers furent remplacés par une commission choisie parmi les Manzouls-Aghas (officiers retirés du service), et présidée par l'un d'eux, désigné par l'élection. Cette commission devait administrer les affaires de l'Etat, percevoir les revenus, et en régler l'emploi. L'agha était spécialement chargé d'assurer le service régulier de la paie. Quant aux Pachas envoyés par la Porte, on les conserva par déférence pour le Grand Seigneur. On leur attribua un traitement mensuel de 500 piastres; on pourvut, selon l'usage, à l'entretien de leur palais, mais on ne leur laissa d'autre attribution, que celle de surveiller l'exécution des devoirs à remplir à l'égard de sa Hautesse, comme chef de l'Islamisme, sans qu'ils pussent, en aucune manière, s'immiscer dans la direction des affaires de l'Etat.

Ainsi constitué, l'Etat d'Alger formait une sorte de République, dont le Président était électif; mais, en réalité, la Milice était souveraine, et exerçait une véritable dictature, tout à fait indépendante de l'autorité du Grand Seigneur.

Nous verrons bientôt quel usage la Milice a fait de son omnipotence.

Le sultan ne jugea pas convenable de s'opposer aux changements qu'il plut à la Milice d'apporter à l'état de choses établi par Barberousse « de crainte de les aigrir et de les « divertir entièrement de son obéissance. Voilà pourquoi, « comme il sait très bien le naturel de ces barbares, et les « troubles qu'il lui pourrait causer, s'il usait de quelque « violence contre eux, il se contente d'y envoyer de sa part, « un Bacha qui représente sa personne, et qui prend garde « seulement, que rien ne se fassse contre le service de sa « Hautesse. Par où on peut voir comme ce Bacha, ou Vice- « Roi, a tous les honneurs de l'Etat, réservé le gouverne-

Digitized by Google

« ment, et qu'ainsi cette Milice, a insensiblement usurpé, « dans Alger, l'autorité souveraine. Car pour considérable « que soit le Bacha, il ne peut rien résoudre que de l'avis « des chefs de la Milice, ni même se trouver au Divan, que « si on ne le demande. On peut bien dire que c'est maintenant « un Etat qui tranche du souverain. Aussi, est-il vrai, que « leur Etat n'a que le nom de Royaume, puisqu'en effet, « ils en font une République, sans appréhender beaucoup le « Grand Seigneur. Ce qui les assure ainsi, c'est la connais- « sance qu'ils ont, qu'il n'a garde de les abandonner, par « raison d'Etat, puisqu'ils sont, comme ils le disent, le Bou- « levard de l'Empire Turc en Barbarie » (Père Dan. *Hist. de Barbarie*).

IV

DEUXIÈME PÉRIODE

GOUVERNEMENT OU PRÉSIDENCE DES AGHAS.

Le Boulouk Bachi Kallil, qui avait pris une part très active à la révolution, fut le premier Agha. Il reçut le pouvoir en 1660, et éprouva bientôt combien était précaire une autorité fondée sur l'élection d'une soldatesque capricieuse, turbulente et féroce. On l'accusa de despotisme, et la première année de son gouvernement n'était pas achevée, qu'il tombait sous les coups de ceux qui l'avaient élevé.

Ramdan fut le deuxième Agha. Elu vers la fin de 1660, il eut la gorge coupée au mois de septembre 1661, avec 28 membres du Divan, pour s'être fait adjuger par eux, dans la répartition d'une prise, une portion de blé plus considérable que celle qui lui était régulièrement attribuée. La part réservée à l'Agha était de 12 o/o, sur la somme totale des marchandises

Digitized by Google

provenant des captures. Le cadavre de Ramdan, et ceux des membres du Divan, massacrés avec lui, furent jetés dans la rue et abandonnés aux chiens, alors très nombreux à Alger.

Après le meurtre de Ramdan, la Milice fit sortir de prison Ibrahim-Pacha, qu'elle y avait fait enfermer en 1659, pour n'avoir pas ponctuellement payé la solde, et lui confia de nouveau le pouvoir, en l'exhortant à bien faire.

Ibrahim perdit bientôt de vue ces recommandations. Il ne songea qu'à se venger d'un Mouzoul-Agha, le renégat portugais, Chaâban, qui avait été la cause de son emprisonnement; et pour exécuter ce dessein, il promit une somme d'argent à deux soldats, qu'il chargea d'assassiner son ennemi. Les soldats acceptèrent, et se présentèrent chez le Mouzoul-Agha, en demandant à lui parler; un esclave chrétien, natif de Majorque qui les reçut, soupçonnant à leur mise, et aux armes dont ils étaient porteurs, qu'ils avaient de mauvaises intentions contre son maître, répondit qu'il était absent, et s'empressa d'informer ce dernier de ce qui venait de se passer. Le Mouzoul-Agha Chaâban, ayant pressenti les intentions d'Ibrahim à son égard, courut à la caserne des Janissaires, et les excita à se révolter. Ils prirent les armes, et se présentèrent au Palais; puis, s'étant saisisd 'Ibrahim, ils l'enfermèrent entre quatre murailles, ne lui laissant que l'espace suffisant pour qu'il pût s'asseoir, et une ouverture pour lui faire passer des aliments. Sa vengeance étant accomplie, Chaâban remercia les Janissaires de leur prompte justice, et s'offrit à eux pour remplacer Ibrahim au pouvoir, leur promettant d'augmenter la paie d'une double saïma par mois. Ils s'empressèrent d'accepter.

Devenu maître du pouvoir, Chaâban se vit dans la nécessité de se procurer de l'argent pour payer le supplément de solde promis à la Milice. Il employa, dans ce but, la violence et l'injustice, rompit les traités contractés avec les puissances étrangères, ou leur donna une mauvaise interprétation. Les

Digitized by Google

Corsaires Algériens, au mépris des traités, enlevèrent sur les bâtiments qui portaient le pavillon de la Grande-Bretagne, des personnes étrangères à cette nation, et se saisirent de leurs marchandises.

L'amiral Montaigu fut envoyé au mois d'août 1661 devant Alger, avec une flotte, pour demander la réparation de ces griefs ; mais il n'obtint aucune satisfaction, et se borna, après avoir reçu à son bord le Consul Anglais, à tirer à mitraille, sur les navires Algériens mouillés dans le port.

Chaâban, ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs ; il reçut la mort en 1664 dans une émeute de la Milice.

Ali lui succéda. C'est avec cet Agha, que le duc de Beaufort fit la paix en 1666.

« Il était homme d'esprit, et d'un mérite singulier, dit le « chevalier d'Arvieux ; mais comme il ne paraissait pas avoir « une grande inclination pour la Course, et qu'il fatiguait les « troupes par des expéditions contre les Arabes de l'intérieur, « la Milice se mit en tête qu'il voulait la détruire ».

Ce soupçon, joint au mécontentement de quelques soldats, occasionna un soulèvement à la suite duquel il fut assassiné dans sa maison. Sa tête fut portée sur la place du marché, et livrée à la populace (1671). Les Janissaires s'emparèrent de la femme d'Ali, et la forcèrent, en lui faisant souffrir d'horribles supplices, à indiquer le lieu où était caché le trésor de l'Agha. La Milice s'en saisit, et le transporta à la Casbah.

Ali fut le cinquième et le dernier des Aghas investi du pouvoir souverain. Avec lui cesse la deuxième période.

Elle fut courte, mais sanglante.

Le mode de gouvernement, né de la révolution de 1659, dont Kallil avait été l'instigateur, cessa de fonctionner en 1671. Les cinq Aghas qui se sont succédé pendant cette période de 12 ans, furent tous massacrés par la Milice souveraine, dont aucune autorité, depuis la mise en interdit des Pachas, ne pouvait maîtriser les passions effrénées.

Digitized by Google

La forme du gouvernement reçut de nouvelles modifications. La Milice adopta le système pratiqué à Tunis. Elle nomma un Dey, auquel elle confia le pouvoir exécutif. Il était président du divan, et chargé de l'exécution des décisions de ce Conseil suprême, ainsi que de l'administration intérieure du pays. Il avait aussi à assurer le service de la solde de la Milice. Le Pacha envoyé par la Porte, fut maintenu dans l'état de complète nullité où la dernière révolution l'avait déjà placé. Cette réforme politique ne se bornait pas à un simple changement de dénomination dans le titre du chef de l'Etat. Elle était en réalité plus radicale, car elle admettait la candidature au pouvoir suprême, de tout membre de la Milice sans distinction d'ancienneté, de rang, ni de grade.

C'est ce nouveau régime qui constitue la troisième période. Sa durée ne fut que de 39 ans, de 1672 à 1711.

Cette période fut, comme la précédente, signalée par le meurtre du plus grand nombre des Deys, successivement investis du pouvoir.

V

TROISIÈME PÉRIODE

GOUVERNEMENT DES DEYS COEXISTANT AVEC LES PACHAS.

Le premier Dey, élu par la Milice, a été Hadji Mohamed Trick, vieillard encore robuste, quoique octogénaire.

C'était un ancien Raïs et armateur, riche, dur et avare. Son fils, Mehemed Raïs, s'était enrichi par la piraterie; mais ayant dissipé toute sa fortune, il s'embarqua de nouveau, et fut pris par les galères de Malte. Borgne, ivrogne, brutal et débauché, son père l'aurait laissé volontiers périr en esclavage, si par déférence pour le Dey, son père, la Milice, les Juifs et la

Digitized by Google

Compagnie du Bastion de France, ne se fussent entendus pour fournir les 25.000 écus exigés pour sa rançon.

Mohammed Trick n'ayant pu trouver dans ce fils l'assistance qui lui était nécessaire, en raison de son grand âge, pour diriger les affaires de l'Etat, s'était adjoint Baba-Hassan, son gendre, qui dévoré d'ambition, sut bientôt accaparer toute l'autorité. Ce personnage était un ancien Chaoux. — « Grand, « maigre, brun, grossier, brutal et insolent, il ne laissait pas « néanmoins, dit le Chevalier d'Arvieux, d'avoir beaucoup « d'esprit, de raisonner juste et de bien conduire les affaires « du gouvernement. »

Lorsque Baba-Hassan fut parvenu à se concilier l'affection de la milice dont il ménageait les intérêts avec soin, il chercha à supplanter son beau-père, le Dey Mohammed Trick. Celui-ci, fatigué des discussions suscitées par son gendre, s'enfuit secrètement d'Alger, et alla chercher un refuge à Tripoli, pour se soustraire au sort fatal qu'il prévoyait (1681).

Baba-Hassan n'eut pas de peine à se faire nommer à sa place ; son premier soin fut de déclarer la guerre à la France. L'insolence des Algériens était devenue depuis longtemps tellement intolérable, que Louis XIV chargea Duquesne de châtier ces audacieux pirates. L'armée navale arriva le 20 mai 1683, devant Alger.

Le 23, elle s'embossa à 600 toises du môle, et le 26 elle commença le bombardement. Il occasionna de très grands ravages dans la ville. Le 27, le Divan demanda la paix, et les propositions furent acceptées par Duquesne.

Les négociations, pour la rédaction des articles du Traité de paix, semblaient devoir traîner en longueur, quand Mezzo-Morto, l'un des otages envoyés à l'amiral français par le Divan, demanda à descendre à terre, se faisant fort de hâter la conclusion du traité. A peine débarqué, il souleva la milice, fit assassiner Baba-Hassan, et s'empara de ses femmes et de ses trésors.

Digitized by Google

Mezzo-Morto, proclamé Dey, rompit les négociations avec Duquesne. Le bombardement recommença le 22 juillet, et causa de nouveaux dommages dans la ville. C'est pendant ce bombardement que Mezzo-Morto fit souffrir au père Le Vacher, missionnaire français, et à 22 chrétiens, le supplice du canon. La flotte française quitta la rade d'Alger le 25 octobre 1683, ayant épuisé toutes ses munitions.

En 1684, Mezzo-Morto échappa à une conspiration suscitée par le Bey de Tunis qui voulait le faire assassiner. Il en fut quitte pour une blessure à la tête.

En 1686, le Grand Seigneur conféra à Mezzo-Morto la dignité de Pacha.

Ibrahim Kodja fut proclamé Dey. Il était encore au pouvoir en 1688, lorsqu'eut lieu un nouveau bombardement d'Alger par une flotte française, commandée par le Maréchal d'Estrées : dix mille bombes tombèrent dans la ville et y causèrent de grands désastres. Cinq bâtiments corsaires furent coulés, la plupart des batteries démantelées, et la tour du fanal rasée. Mezzo-Morto Pacha, atteint d'un éclat de bombe, fut blessé à la tête. La fureur des Algériens exerça de cruelles représailles. Le Père Montmasson, vicaire apostolique et trente-sept Chrétiens, subirent le supplice du canon. A la nouvelle de cette lâche vengeance, l'Amiral d'Estrées fit saisir dix-sept Turcs qui étaient à son bord, et après les avoir fait égorger, plaça leurs cadavres sur un radeau, que le flot porta vers le port. Puis il rentra à Toulon sans avoir rien obtenu pour la paix.

Sur ces entrefaites, Ismaïl, ancien Pacha d'Alger, arriva de Constantinople pour remplacer Mezzo-Morto Pacha. La Milice ne voulut pas le recevoir.

Elle nomma Mezzo-Morto aux fonctions de Dey, en remplacement d'Ibrahim Kodja, que les Odjacks avaient voulu faire assassiner, et qui s'était enfui à Sus.

Mezzo-Morto cumula ainsi les deux dignités de Pacha et de

Digitized by Google

Dey ; mais en 1689, des conspirations se formèrent contre lui, et il dut, à son tour, s'y soustraire par la fuite.

Il s'échappa avec trente de ses amis dévoués.

Il eut pour successeur Hadji Chaâban II, qui fut élu Dey ; homme avare et dissimulé, mais très populaire. Ce Dey fit la guerre contre Maroc et Tunis, et signa avec la France le traité de paix du 19 septembre 1689. En 1691, le Sultan envoya un Pacha à Alger, et le chargea de remettre le Caftan, insigne de la dignité de Pacha à Chaâban Dey.

C'était la première fois que le Grand Seigneur accordait à un Dey d'Alger, cette haute faveur, que tous, depuis cette époque, ont sollicitée. En 1693, Chaâban, revenant victorieux d'une expédition contre Tunis, faillit être tué par un soldat qui lui tira un coup de pistolet pendant qu'il faisait sa prière dans une Mosquée. Il échappa à ce danger, mais cette année devait lui être fatale. La Milice qu'il voulait entraîner dans une nouvelle expédition contre Tunis, se souleva et le jeta dans une prison. Après avoir supporté avec courage les tortures auxquelles on le soumit pour le forcer à déclarer le lieu où il avait enfermé ses trésors, il mourut étranglé sans avoir trahi son secret.

1693. Hadji Hamet, ou Mohammed, vieillard maladif et d'un caractère doux, fut élu Dey, après Chaâban. Il était assis devant la porte de sa maison quand un Janissaire le désigna à la Milice, qui l'accepta, malgré son âge et ses infirmités. La Milice crut pouvoir profiter de cette circonstance pour restreindre l'autorité du Dey, et augmenter celle du Divan. Hadji Hamet déploya, dans cette occasion, une fermeté de caractère qu'on ne lui supposait pas. Il déclara qu'il voulait être Roi, et non esclave. Avec la puissance, il perdit ses bonnes qualités, et il devint avare, colère et cruel. Le Grand Seigneur lui refusa le Caftan, et cet homme que ses mauvaises qualités semblaient condamner à périr sous le fer d'un assassin, mourut de mort naturelle dans son lit en 1695.

Digitized by Google

Kara ben Ali que les Registres de la Régence (Tachréfat) donnent pour successeur à Hadji Hamet Dey, paraît avoir gouverné de 1695 à 1698. Il a laissé peu de traces dans l'histoire, et nous ignorons les circonstances de sa mort.

Baba Hassan, Chaoux, fut élu Dey en 1698. Sous son règne, la ville d'Alger eut à souffrir d'une invasion de peste qui enleva 24.000 personnes.

Baba Hassan Chaoux était un homme d'un caractère doux et tranquille, à qui le pouvoir ne convenait pas. Il ne le conserva que jusqu'en 1700, époque à laquelle il abdiqua, et fut assez heureux pour voir sa démission acceptée par la milice.

Hadji Mustapha, son successeur, lui donna 4,000 piastres et un bâtiment pour se rendre à Tripoli : exemple de modération bien rare. « Baba Hassan était un gros homme court, « plein, fort pensif, mais aisé, aimant le repos, et incapable « de se soutenir dans les grands événements où il faudrait de « la tête. Beaucoup occupé de son ménage, laissant aller les « affaires de la République et enfin fort avare, épargnant pres- « que sur l'entretien de ses femmes, que ses esclaves nous « ont dit qu'il laisse fort mal vêtues » (le Père Comelin).

Hadji Mustapha, au contraire, aimait le faste et s'entourait de toute la Pompe Royale.

Il plut aux Algériens, et sut leur inspirer une ardeur guerrière telle, qu'avec 7,000 hommes il remporta sur Mourat, Bey de Tunis, qui assiégeait Constantine, une victoire signalée, dans laquelle ce dernier perdit 2,000 soldats.

Fier de ce succès, Hadji-Mustapha voulut marcher contre Tunis, afin de trouver dans la prise de cette ville, l'argent nécessaire pour solder la paye qui était arriérée. Mais le sort ne lui fut pas favorable. Après avoir refusé l'offre que lui faisaient les Tunisiens, d'une somme de 150.000 piastres pour obtenir la paix, il voulut entrer de vive force dans la ville pour la piller. Après un siège de 39 jours l'armée Algérienne ayant éprouvé des pertes condérables fut forcée de battre en retrai-

Digitized by Google

te. Elle fut poursuivie par les Arabes qui l'attaquèrent, et lui tuèrent beaucoup de monde. Enfin, épuisée et démoralisée, elle atteignit les portes d'Alger ; le Dey n'osa pas y entrer et alla coucher à sa maison de campagne. Des conspirateurs fermèrent les portes de la ville, nommèrent un nouveau Dey, et lorsque le lendemain matin, Mustapha se dirigea vers Alger, il apprit sa déchéance. Il voulut prendre la fuite, mais ce fut en vain ; poursuivi, il fut atteint et étranglé (1705).

Hussein Kodja Schérif venait de lui succéder. Il commença par s'emparer des biens de son prédécesseur, mais il ne resta pas longtemps en possession du pouvoir. Dépourvu d'argent pour payer la solde de la milice, il vit de nombreuses conspirations se former contre sa personne. Quatre Turcs qu'il avait bannis de l'Odjack, et qui y étaient secrètement rentrés, se mirent à la tête d'un parti qui prononça sa déchéance et son bannissement. Hussein fut embarqué avec le Kasnadar pour Bougie ; jetés par la tempête sur la côte de Ténès, les Arabes se saisirent d'eux, et les entraînèrent vers la montagne (1707).

Mohammed Bactach ben Ali, l'un des conjurés, fut élu Dey. L'armée Algérienne, commandée par Baba-Hassan son gendre, eut en 1707 la gloire de reprendre la ville d'Oran sur les Espagnols. En commémoration de cette victoire, la solde des troupes fut portée au maximum. Ce succès n'empêcha pas Mohammed Bactach d'être assassiné en 1719 par Dély-Ibrahim, qui se fit proclamer Dey. On prit pour prétexte de ce changement, que le précédent Dey ne payait pas la solde. Baba-Hassan, son gendre, quoiqu'il fût victorieux des Espagnols, fut arrêté à son retour du camp, et mis à mort.

Dély Ibrahim (Ibrahim le Fou) ne régna pas longtemps. C'était un homme auquel tous les moyens paraissaient bons, quand il s'agissait d'assouvir ses passions désordonnées. Il s'introduisait dans les maisons des Turcs, pendant qu'ils étaient en mer, soit en achetant le silence des esclaves, soit en les intimidant par des menaces. Il forçait les femmes à céder

Digitized by Google

à ses obsessions. C'est ainsi qu'il voulut séduire la femme de Mahmoud Raïs, renégat portugais, commandant un navire de 22 canons. Cette femme résista et prévint son mari : celui-ci, d'accord avec d'autres capitaines corsaires, résolut de profiter de la première occasion pour tuer le Dey.

Un jour que Dély-Ibrahim se rendait de la marine à son Palais, suivi des officiers de sa maison et de quelques membres du Divan, l'esclave nègre de Mahmoud Raïs qui avait été aposté à la porte de la maison, tira un coup de fusil sur le Dey qui la franchissait, et le manqua.

Ibrahim pâlit, mais continua sa route sans oser donner l'ordre d'arrêter l'assassin. Arrivé au marché des esclaves, près du Palais, un deuxième coup de feu fut tiré, et ne l'atteignit pas. Le Dey et sa suite arrivèrent à la Porte du Palais, où les conjurés s'étaient réunis. Connaissant le sort qui les attendait, s'ils n'achevaient pas ce qu'ils avaient commencé, ils demandèrent la justice de Dieu. Le Dey effrayé pénétra dans le Palais et s'enferma dans son appartement. La populace qui l'avait suivi, enfonça les portes avec des haches ; Dély Ibrahim se défendit courageusement par les ouvertures de la chambre où il s'était barricadé ; alors les conjurés montèrent sur la terrasse, et ayant pratiqué une ouverture, lancèrent des grenades dans la chambre du Dey et finirent par le tuer.

C'est ainsi que mourut après un mois de règne (1710) Dély-Ibrahim que les désordres de sa conduite avaient fait surnommer Dély (le fou). Son cadavre fut traîné dans les rues, et insulté par la populace. Ali Chaoux, qui fut son successeur, le fit inhumer, et lui éleva un tombeau.

C'est avec ce triste règne que se termine la 3e période, celle des Deys coexistants avec les Pachas. Elle eut une durée de vingt-neuf ans (1672 à 1711) et comprit douze Deys, chacun d'eux régna, en moyenne, un peu plus de trois ans.

Sur ces 12 souverains :

Digitized by Google

5 ont été massacrés.
3 ont échappé à la mort par la fuite.
1 a été banni.
1 a résigné ses fonctions.
1 est mort en fonctions, d'une mort naturelle.
1 dont les circonstances du décès sont inconnues.

12

V

QUATRIÈME PÉRIODE

GOUVERNEMENT DES DEYS-PACHAS

Après la mort de Dély-Ibrahim, la milice se décida à ne plus recevoir les Pachas envoyés par la Porte. Habituée à se considérer comme la souveraine du pays, elle n'avait supporté les agents du Grand Seigneur, que par condescendance pour le chef de l'Islamisme. Les Pachas, de leur côté, malgré le soin qu'on avait pris d'assimiler, autant que possible, leur pouvoir et leurs attributions, cherchaient de temps à autre à ressaisir l'autorité qui leur avait échappé, et portaient ombrage aux Deys.

Ces derniers espéraient qu'en faisant supprimer complètement l'institution des Pachas, ils obtiendraient pour eux-mêmes cette dignité, qui leur assurerait une sorte d'inviolabilité comme fonctionnaires relevant plus directement de sa Hautesse. Afin de sauver au moins la forme, le Divan continua à soumettre à l'approbation du sultan la nomination des Deys qu'elle avait choisis, et la Porte ne refusa presque jamais cette confirmation, qui était ordinairement accompagnée du titre de Pacha.

C'est donc à partir de 1710 que la quatrième période s'est

Digitized by Google

ouverte ; elle s'est prolongée jusqu'en 1830, époque de la conquête d'Alger par la France.

Ali-Chaoux, élu Dey en 1710, sollicita le Caftan et l'obtint de la Porte en 1718. C'était un homme féroce et sanguinaire, qui, pour se consolider sur le trône, n'hésita pas à faire noyer ou massacrer, dans le premier mois de son règne, 1,700 personnes dévouées à Dély-Ibrahim, précédent Dey, et qu'il supposait disposées à venger sa mort. Ces cruelles et sauvages exécutions, firent de nombreux mécontents. Plusieurs cabales se formèrent, mais Ali Dey eut le bonheur de les déjouer; et bien que de nombreux poignards l'eussent menacé, il eut la chance de mourir dans son lit (5 avril 1718). La mort naturelle à laquelle il succomba, fut considérée comme un fait tellement extraordinaire, qu'Ali fut regardé comme un Saint, et enterré par distinction, dans un cimetière clos, situé dans l'intérieur de la ville. Le peuple orna de fleurs son tombeau pendant quarante jours, et y alla en foule prier pour le repos de son âme.

Aucun des membres de sa famille ne fut inquiété, et ses partisans eux-mêmes furent respectés.

Pendant la maladie d'Ali, et au moment où l'on désespérait de sa vie, les officiers de sa maison, réunis à ceux du Divan, choisirent secrètement l'un d'eux pour lui succéder. Dès que le malade eut rendu le dernier soupir, ce qui arriva dans la nuit du 4 au 5 avril 1718, Mehemet Effendi, alors Kasnadji, ou Trésorier de l'Etat, fut placé sur le siège Royal par ses partisans. Le 5 au matin, on ouvrit à l'heure ordinaire les portes du Palais, le canon tonna, et le peuple apprit, tout à la fois, la mort d'Ali, et l'élévation de Mehemet Dey. La milice et la population acceptèrent cette nomination, les officiers et les soldats vinrent lui baiser la main, ainsi que les Consuls convoqués à cet effet.

Cette élection se fit sans effusion de sang, circonstance bien rare dans l'histoire d'Alger.

Digitized by Google

Méhémed Dey obtint le Caftan de la Porte, dans l'année même de son élection à Alger. Il était âgé de trente-six ans, d'une grande taille, gros et vigoureux ; il ne savait ni lire ni écrire. Dans sa jeunesse il avait gardé les bœufs en Egypte, et avait conservé les manières brutales de l'emploi.

Le 18 mai 1724, Méhémed Pacha étant allé, suivant sa coutume, se promener à la marine, et visiter les forts, rentrait dans la ville vers les 10 heures du matin. Cinq ou six Turcs qui l'attendaient sous la porte de leur caserne, firent feu sur lui au moment où il passait, sur un signal donné par un turc embusqué sur la terrasse et qui tira un premier coup. Le Dey s'affaissa sans prononcer une seule parole ; les gardes qui l'accompagnaient se dispersèrent. Les révoltés tuèrent un Kodja, et un chaoux, parents de Méhémed Pacha. Ils se précipitèrent ensuite sur le Palais pour s'en emparer, et proclamer un Dey de leur choix. Le Kasnadar, qui avait été témoin de l'assassinat commis sur la personne du Dey, les y avait devancés, quoique blessé à la tête d'un coup de sabre. Il engagea les Noubachis (ou gardes de la porte) à prendre les armes et à proclamer un Dey qui leur convînt ; leur choix se porta sur Cur-Abdy, Agha des spahis, et ami intime du défunt. A peine Cur-Abdy avait-il revêtu les insignes de sa nouvelle dignité, que les révoltés se présentèrent devant les portes du Palais. Les gardes les arrêtèrent en les couchant en joue, et les engagèrent à se retirer. Ils leur firent connaître en même temps que Cur-Abdy avait été proclamé Dey. Les meurtriers de Méhémed répondirent qu'ils ne voulaient pas de cet Agha pour Dey, et qu'il fallait en nommer un autre ; alors les gardes firent feu ; trois des dissidents furent tués sur place, les autres se sauvèrent.

Cette exécution faite, on ouvrit les portes du Palais. Cur-Abdy fut proclamé Dey sur la place du Palais. Des chaoux allèrent avertir les Consuls étrangers de cette élection ; on courut en foule féliciter le nouvel élu. L'émotion causée par la

Digitized by Google

mort de Méhémed se calma, et tout rentra dans l'ordre.

Cur-Abdy Agha avait environ soixante ans, il était borgne de l'œil droit. Il avait passé par les principales dignités du gouvernement, ayant été Bey des provinces du midi, et général de la cavalerie pendant plusieurs années. Il était, plus que tout autre, capable de se faire aimer et de gouverner ; son caractère était doux, et ses mœurs simples. Son successeur, violent et orgueilleux, avait néanmoins rendu quelques services à l'Etat par les soins qu'il apporta à réparer et augmenter les fortifications, et les moyens de défense de la ville.

Le Sultan qui, en plusieurs occasions, avait eu à se plaindre du mauvais vouloir du gouvernement d'Alger, regretta d'avoir consenti à retirer les Pachas nommés directement par lui, et voulut les rétablir.

Il envoya en 1729, en qualité de Pacha, Azlan Mohammed, homme habile et dévoué, accompagné d'un Capidji porteur d'un firman, et d'une suite de quarante-cinq personnes qui devaient se partager les principales charges.

Lorsque le Dey fut informé des instructions du Grand Seigneur et de l'arrivée en rade du Pacha, il fit mouiller au large le bâtiment qui le portait, et interdit toute communication avec lui ; puis ayant réuni le Divan, il exposa quelles étaient les prétentions du Grand Seigneur. Le Divan, irrité, fit enjoindre au Pacha de remettre immédiatement à la voile ; mais, pour le dédommager des frais de son voyage, le Dey lui fit donner une somme importante.

Cur-Abdy conserva le pouvoir pendant huit ans, il eut la chance d'échapper à trois conspirations ourdies contre lui, et mourut à la suite d'une maladie le 3 septembre 1722. Il avait reçu le cafetan et un sabre d'honneur, envoyés par le Sultan en 1725.

1732. Ibrahim Pacha el Kébir succéda à Cur-Abdy. Le Grand Seigneur confirma son élection, et lui envoya le Caftan

Digitized by Google

d'investiture, à la condition qu'il ratifierait les traités conclus avec Ostende, par son prédécesseur.

Ibrahim était beau-frère de Cur-Abdy, et avait rempli les fonctions de Kasnadar. Il trouva les finances de l'Etat très obérées, et crut trouver des ressources en déclarant la guerre au Bey de Tunis. C'était là l'expédient qu'employaient, le plus souvent, les Deys qui manquaient d'argent. Il s'empara de la ville, et ne la rendit qu'à la condition que le Bey de Tunis payerait aux Algériens une redevance annuelle de 50.000 piastres.

Cette expédition n'apporta qu'un faible remède à la situation précaire du trésor public ; les prises maritimes étaient nulles, le commerce anéanti, la milice irritée, et la situation du Dey très critique. Ibrahim, pour se soustraire au sort fatal qui le menaçait, assembla le Divan, et annonça que son grand âge et les infirmités ne lui permettaient pas de conserver les rênes du Gouvernement, et qu'il se proposait de les confier à Ibrahim el Seghir (le petit), son neveu, qui remplissait les fonctions de Kasnadji, et était, plus que lui, en état de faire sortir la Régence de la position fâcheuse dans laquelle elle se trouvait.

Le Kasnadji fut accepté, et prit possession du pouvoir le 20 octobre 1745 ; quant à Ibrahim, son oncle, il mourut de la dyssenterie peu de temps après son abdication.

Ibrahim El Seghir Pacha, ne régna que pendant trois ans. Il fit une tentative infructueuse contre Tunis, à la suite de laquelle il consentit à la paix en 1747, et secourut le Bey du Ponant, contre les habitants de Tlemcen qui s'étaient révoltés.

Ibrahim, quoique jeune encore (il avait 48 ans), succomba le 3 février 1748, à une attaque d'apoplexie.

Mohammed (surnommé il Retorto) Kodja el-Keil (écrivain des chevaux) était le directeur général des Haras et des remontes de la cavalerie ; il fut élu en remplacement d'Ibrahim.

Digitized by Google

La Porte lui donna l'investiture, et à cette occasion envoya des canons et des munitions à l'Odjack. Mohammed était, dit-on, poète et homme de bien. Il n'avait accepté le pouvoir qu'avec répugnance ; sous son règne les Corsaires Algériens eurent de grands succès, et la piraterie prit un nouvel essor.

Le 11 septembre 1754, à 7 heures du matin, un soldat Albanais nommé Ouzoun-Ali, entra dans le palais du Dey sous prétexte de recevoir la paye. Cinq conjurés l'accompagnaient portant des armes dissimulées sous leurs vêtements ; Ouzoun s'avança le premier, comme pour baiser la main du Dey, mais aussitôt saisissant son poignard il l'en frappa ; celui-ci faisait des efforts pour se lever, lorsqu'un coup de pistolet, et un coup de sabre l'abattirent à quelques pas de là. Dans le même moment, l'un des conjurés se précipita sur le Kasnadar et lui perça la gorge. Ouzoun Ali s'étant saisi du turban du Dey, s'en coiffa et s'écria: « C'est moi qui suis Dey, tous les troubles doivent finir à l'instant. J'augmente la paie de cinq Saïmes, » puis brandissant son yatagan, il ordonna au grand Ecrivain de faire arborer l'étendard, et de faire ouvrir les portes pour que la Milice pût venir le reconnaître. Celui-ci fit exécuter ses ordres. Mais l'Ecrivain des chevaux, non présent à cette scène, s'étant aperçu de quelques troubles dans la cour du Palais, se mit à la tête de la Nouba (garde des portes), arriva sur le lieu de l'événement, et fit tirer sur Ouzoun et les autres conjurés. Ces derniers furent tués, Ouzoun ne fut pas atteint. Il se précipita vers la porte, espérant se sauver. Vain espoir ! celle-ci était fermée. Voyant alors que ses efforts étaient inutiles, et qu'il avait perdu la partie, cet homme plein d'énergie, revint tranquillement s'asseoir sur le trône, qu'il avait conquis un instant par sa témérité. Le grand chef des cuisines, qui se trouvait là, ordonna à un chaoux de tuer Ouzoun, qui n'opposa aucune résistance ; les soldats de la Nouba se saisirent alors du grand chef des cuisines et voulurent le

Digitized by Google

placer de force sur le trône, quand celui-ci, se dégageant de leurs mains, se précipita aux pieds de l'Agha qui accourait en ce moment, et protesta que lui seul était digne de régner sur Alger. Ce dernier consentit à revêtir le cafetan ; et deux fois en ce jour, l'étendard de l'Odjack fut arboré sur le haut du palais.

1754. Le nouveau Dey se nommait Baba Ali Melmandi. Il joignait à toute la brutalité d'un pirate, la franchise et la générosité d'un brave soldat. Il avait été élevé dans un village d'Asie, et dans sa jeunesse gardait les moutons.

Il se plaisait à raconter cette circonstance de sa vie, et faisait remarquer combien les décrets de la Providence sont impénétrables.

En 1757, Baba Ali, à la nouvelle de la prise de Mahon par les Français, fit saisir le consul de France, M. Lemaire, et ordonna qu'on le mît aux fers avec les esclaves. Délivré de ses chaînes quelque temps après, M. Lemaire ne crut pas devoir reprendre ses fonctions, et partit pour la France. En 1763, un navire français, ayant rencontré en mer, un navire algérien qu'il prit pour un Salétin, le combattit ; mais, ayant trop compté sur sa force, il se vit dans la nécessité d'amener son pavillon et fut conduit à Alger.

Le brutal Baba Ali fit, à cette occasion, donner la bastonnade au capitaine du navire français, et jeter dans les fers le Consul de France, le vicaire apostolique, le chancelier, les missionnaires et les équipages de quatre navires provençaux qui étaient dans le port, soit en tout, 53 individus.

Deux jours après, on les contraignit à s'employer à de durs travaux depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, exposés sans cesse aux insultes de la populace.

Ce ne fut qu'à force d'argent et de cadeaux, que le Consul, M. Vallière, parvint à rompre ses chaînes, après quarante-six jours de captivité.

Les procédés de Baba Ali à l'égard de la France étant de-

Digitized by Google

venus intolérables, le Roi envoya en 1763, le chevalier de Fabry avec une flotte devant Alger. Le premier soin de cet amiral fut de réclamer la personne du Consul et celle du chancelier ; le Dey n'ayant pas voulu les livrer, M. de Fabry, avant d'agir, crut devoir en référer à la Cour. En attendant sa réponse, il croisa devant Alger.

Le 18 janvier 1764, il se présenta de nouveau devant la ville chargé des pleins pouvoirs du Roi ; il obtint des excuses en présence du Divan. Le Consul fut salué de cinq coups de canon, et le Dey lui donna un cheval : un traité supplémentaire fut obtenu en faveur de la France, et les choses ayant été rétablies sur un pied honorable pour cette puissance, la flotte remit à la voile.

Dans le courant de l'année suivante 1765, une conspiration contre le Dey fut découverte. Baba Ali se contenta d'exiler les conjurés dans le levant.

Ce Pacha, atteint de maladie, mourut le 2 février 1766. Mohammed Ben Othman Kodja, alors Kasnadji, fut élu. Il était âgé de 55 ans, et jouissait de l'estime générale ; néanmoins il occupait à peine le pouvoir depuis cinq mois que déjà on cherchait à l'assassiner. La conspiration fut découverte, et treize des principaux conjurés furent étranglés. Dix ans après son avènement, Mohammed reçut le cafetan du Grand Seigneur, en même temps qu'un sabre et une aigrette d'honneur.

Baba Mohammed avait été recruté dans un village de la Caramanie, où il était né. Conduit fort jeune à Alger, il sut mériter comme soldat l'estime de ses chefs. Naturellement froid, et sans passions (il passait pour être impuissant) il employait à la réflexion les moments que les hommes de son âge consacrent au plaisir. Il aimait à être seul ; aussi, de très bonne heure, il quitta la caserne pour occuper une petite boutique où il vendait des souliers, gagnant assez pour ses besoins modérés. Un matin, un chaoux vint le chercher de la

Digitized by Google

part du Dey, au grand étonnement de l'humble cordonnier, qui ne croyait pas être connu du chef de l'Etat. Admis en présence du Dey, celui-ci le renvoya en lui disant qu'on s'était trompé.

Pour comprendre le motif de cette erreur, il faut savoir que la place de Kodja de la porte était vacante. Le Dey la destinait à un certain Mohammed surnommé le Roux, qui lui aussi occupait une petite boutique. Presque tous les Janissaires exerçaient une petite industrie en dehors de leur service militaire. C'était cet homme que le Dey avait envoyé chercher ; le chaoux, chargé de la commission, s'était trompé, et avait fait venir le cordonnier Mohammed, occupant une boutique, et ayant, comme son homonyme, la barbe rouge.

Comme Mohammed tournait humblement le dos pour regagner sa demeure, le Dey, ayant réfléchi, s'écria : « C'était « écrit ! Dieu a permis que cet homme eût, avec celui que j'a« vais envoyé chercher, assez de ressemblance pour que le « chaoux se soit trompé ; Dieu, sans doute, a quelques des« seins sur lui. Que Dieu le bénisse et qu'il prospère ! »

Mohammed fut donc installé dans les fonctions destinées à l'autre Mohammed, et c'est ainsi que commença sa fortune ; de l'emploi d'Ecrivain de la porte, il passa bientôt à celle de Kasnadji, qu'il ne quitta que pour monter sur le trône, où le peuple le vit arriver avec satisfaction.

Il conserva le pouvoir pendant plus de vingt-cinq ans, fait sans précédent jusqu'alors, et expira âgé de 81 ans dans son lit, le 12 juillet 1791, regretté de ses sujets qui lui avaient voué un véritable attachement.

Le long règne de Mohammed fut fertile en événements politiques qui ne peuvent trouver place dans le cadre étroit que nous nous sommes tracé. Nous nous bornerons à indiquer la paix honteuse de l'Espagne avec Alger, en 1785, après la malheureuse expédition du Comte O'Reilly, et les bombardements qui eurent lieu jusqu'en 1784 sous l'amiral

Digitized by Google

Barcelo, et qui n'eurent pour résultat que de faire perdre à l'Espagne toute son influence à Alger.

Lorsque Baba Mohammed tomba malade, le public n'en fut pas informé, grâce à la prudence et à l'adresse de l'oukil Hardj, et du Kasnadar ses favoris, qui voulaient que le changement de Dey s'opérât sans troubles et sans effusion de sang. Quand, le 12 juillet 1791, il eut rendu le dernier soupir, l'oukil Hardj descendit dans la cour du Palais où les principaux officiers de la Régence se trouvaient réunis, et après les avoir rassurés sur l'état de la santé du malade, il les entraîna avec lui à la Marine. Quand ils eurent tous quitté le Palais, le Kasnadar fit appeler Baba Hassan, fils adoptif du Dey, et ancien ambassadeur en Espagne. (Le Pacha défunt l'avait désigné pour successeur.)

Dès qu'il fut arrivé, l'oukil des laines le fit asseoir sur le fauteuil du Deylick et s'écria : « Baba Mohammed est mort, Vive Baba Hassan ! » Le drapeau de l'Odjack fut hissé, on tira les salves d'artillerie d'usage, et la nation apprit tout à la fois, la mort de Mohammed, et l'élection de son fils d'adoption. L'Agha des Janissaires qui s'était posé en prétendant, accourut au Palais; mais il fut arrêté et conduit dans la forteresse de Kalah, près de Tlemcen, à 40 lieues d'Alger.

L'élection de Baba-Hassan obtint le suffrage unanime de la milice et des habitants.

Le premier acte de son autorité fut l'abolition de la peine de mort contre les malfaiteurs.

Le 12 septembre 1791, un traité fit passer Oran et Mers-el-Kébir, occupés par l'Espagne, sous la domination algérienne ; quatre mois après, les Espagnols avaient évacué ces deux places, et les Turcs s'y étaient installés. Baba-Hassan envoya à cette occasion au Grand Seigneur, deux riches vases remplis d'eau de mer, puisée d'une part à Oran, et de l'autre à Mers-el-Kébir, et deux énormes clefs en or massif. Le Sultan lui fit parvenir, à titre de récompense, une 3e *Touck*, c'est-à-dire

Digitized by Google

le droit d'ajouter une 3e queue de cheval aux deux qui ornaient son étendard. Cette dignité faisait du Pacha d'Alger, un Pacha à 3 queues, ou de 1er ordre.

C'est sous le règne de Baba-Hassan Pacha, que commencèrent, en 1794, les relations de la France avec la maison Bacri et Busnac d'Alger. Elles avaient eu pour objet des fournitures de grains faites à la France, et elles ont déterminé, trente-six ans après, la chute de la puissance algérienne.

Baba Hassan mourut en 1798, le 14 mai, d'un mal de pied, que l'ignorance des médecins avait laissé empirer.

Il laissa le pouvoir à son neveu, Mustapha Kasnadar. Celui-ci, loin d'avoir hérité des vertus et des talents de son oncle, était un homme colère, avare, d'un esprit très borné. Il se montra aussi difficultueux que peu loyal, dans ses relations avec les puissances chrétiennes, notamment avec la France, et se fit détester par la Milice, qui organisa une vaste conspiration contre sa personne. Elle éclata en 1802.

Au moment où Mustapha était à la mosquée, avec ses ministres et ses principaux officiers, cent soixante Turcs se présentèrent à la porte du Palais : sommés d'ouvrir, les gardes obéirent; dix d'entre les conjurés entrèrent et s'emparèrent des armes et des magasins à poudre. Le Kodja des poids et mesures prit place sur le grand fauteuil, fit baisser le pavillon rouge, et arborer le drapeau ottoman; puis, ayant nommé deux ministres choisis parmi ses complices, il fit savoir au peuple qu'il donnerait 1,000 sequins pour chaque tête des grands du pays qui lui serait apportée; qu'il accordait le pillage dans les maisons des Juifs et des Chrétiens; le maximum de la solde et le pain blanc à tous les soldats; enfin qu'il s'engageait à donner la fortune des juifs Bacri et Busnac à ceux qui les tueraient.

Mais l'autorité de cet homme cruel ne fut pas de longue durée; déjà il était trahi.

Les Turcs, restés en dehors, s'étaient insensiblement effrayés de leur propre audace; ils s'éloignèrent peu à peu, abandon-

Digitized by Google

nant le projet arrêté de tuer Mohammed pendant qu'il était à la prière. Ce dernier, bientôt instruit de ce qui se passait, donna l'ordre au Kodja-el-Kheil, de marcher contre les rebelles à la tête des troupes restées fidèles, et de tous les partisans de son gouvernement. Ceux-ci pénétrèrent dans le Palais au moyen des terrasses voisines, et tuèrent le Chef du parti, ainsi que les ministres qu'il avait nommés ; les autres conjurés furent massacrés à la porte du Palais au moment où ils cherchaient à prendre la fuite. Le Dey, en reconnaissance de la fidélité de ses soldats, augmenta la solde, distribua des récompenses, et reçut les félicitations des consuls étrangers.

Une nouvelle tentative d'assassinat contre la personne du Dey eut lieu le 21 mars 1804, au moment où il faisait extraire des pierres d'une carrière située à une lieue de la ville. Quatre Turcs avaient tiré plusieurs coups de feu sur lui ; deux balles l'avaient atteint, mais Mustapha n'était pas tombé. Les assassins se précipitèrent alors sur lui, le yatagan à la main, en lui portant plusieurs coups sur la tête et sur les bras. Heureusement, pendant cette lutte, il avait été secouru par deux gardiens, qui avaient tué deux des assaillants, et mis les autres en fuite.

Ce complot prouva au Dey l'acharnement de ses ennemis, et ce n'était du reste que le prélude de plus grands malheurs.

La Milice, depuis longtemps, très mécontente du gouvernement et de sa faiblesse, menaçait de se soulever.

Elle subissait impatiemment l'influence que les Juifs exerçaient sur le Dey, et notamment Busnac, qui était le conseiller du Prince, et qui avait occasionné une disette dans la ville, en accaparant tous les grains pour les exporter à l'étranger.

La tête de cet Israélite fut mise à prix, et le pillage des magasins résolu.

Le 28 juin 1805, à huit heures du matin, Busnac fut rencontré près du Palais du Dey par un Turc nommé Yaya, qui lui tira un coup de pistolet en disant : « Salut au gouverneur

Digitized by Google

d'Alger. » Quelques Noubachis de la garde du Dey tentèrent, mais mollement, d'arrêter l'assassin, qui, après s'être mis en état de défense, se retira tranquillement dans sa caserne. Ses camarades, informés de l'événement, jurèrent de mourir plutôt que de le livrer. Des députations des autres casernes, et un certain nombre d'habitants se réunirent à eux, et s'engagèrent par le même serment. Le Dey, instruit de ce qui se passait, envoya au meurtrier son chapelet comme signe de pardon.

Le lendemain, toute la Milice, furieuse et altérée de sang, se répandit dans la ville ; elle massacra tous les Juifs qu'elle put atteindre, pilla et dévasta les magasins de Busnac.

Les Mores, les Biskris, les Kabyles se joignirent à cette soldatesque effrénée ; les femmes, montées sur les terrasses, excitaient, par leurs cris, la rage des meurtriers.

Toutes les maisons juives, sans exception, furent mises à sac. Après quelques heures de pillage, le Dey, dont la garde était restée immobile, se décida à envoyer quelques membres du Divan pour chercher à calmer la Milice. Il fit annoncer l'intention qu'il avait de chasser de la ville tous les Juifs, à l'exception de ceux qui professaient un art mécanique.

Cette démarche fit tomber pour quelques instants la fureur des soldats ; mais bientôt de nouveaux complots se formèrent dans les casernes, et cette fois c'était la tête du Dey et celle de ses ministres que la soldatesque osait réclamer. Mustapha répandit l'or, et parvint à calmer les plus avides.

Enfin l'agitation étant un peu calmée, du moins quant à la surface, le Dey s'empressa de faire embarquer un grand nombre de Juifs avec défense de remettre le pied sur le territoire algérien. La milice fit ramener de ses casernes, et porter au Trésor Public, tout le butin pris aux Juifs, afin qu'on ne pût la soupçonner d'avoir fait cette révolution dans le but de s'enrichir. Quant aux Biskris et aux Kabyles, ils emportèrent dans leurs montagnes des richesses considérables.

La catastrophe des 28 et 29 juin 1805 mit fin à l'influence

Digitized by Google

exercée par les Juifs, qui, sous aucun autre règne, n'avaient joui d'un pouvoir aussi considérable. Cependant, malgré les énormes sacrifices faits par le Dey pour satisfaire la Milice, de nouveaux complots se tramèrent dans les casernes. Le Dey fit des efforts pour les apaiser ; on dit qu'il alla jusqu'à promettre de tolérer le sac de la ville, pourvu qu'on respectât le Palais et les propriétés des principaux fonctionnaires. Cette lâche proposition n'eut d'autre résultat que d'indigner la Milice.

Le 30 août 1805, les soldats se rassemblaient dans la caserne Bab-Azoun. Quelques Janissaires se transportent chez Ahmed Kodja, grand écrivain de la Régence, enfoncent la porte de la maison, s'emparent de sa personne, l'entraînent à la caserne, et là, le proclament Dey.

Une autre députation des casernes se rend au Palais : elle signifie à Mustapha, ainsi qu'au Kasnadji, d'avoir à sortir sur-le-champ. Le Dey demanda à être embarqué pour le Levant ; cette faveur lui fut refusée.

Abandonné par sa garde, il chercha à atteindre un lieu sacré pour y trouver un refuge. Le Kasnadji, vieillard de soixante-dix ans, qui l'accompagnait, ne marchait qu'avec peine. Il fut bientôt atteint par les soldats qui le massacrèrent impitoyablement ; le Dey, plus agile, put arriver jusqu'à un « marabout ». Il se pressa pour en franchir le seuil, mais la porte se ferma devant lui. Ce fut en vain qu'il invoqua le droit d'asile. Les soldats arrivèrent, plusieurs coups de feu furent tirés sur le Dey : il succomba, et son cadavre, abandonné dans la rue, fut exposé aux insultes de la populace.

Le nouveau Dey était Hamed Pacha Boulali, ancien écrivain de la Régence. Il fut conduit au Palais, escorté par une partie de la Milice, et revêtit le Caftan récemment envoyé à Mustapha Pacha, par le Grand Seigneur. Chacun vint à sa rencontre lui prit la main ; puis un vieux soldat lui adressa une allocution dont voici, sinon les termes, du moins la substance :

« Nous t'établissons notre chef. Tu suivras les traces de l'il-

Digitized by Google

« lustre Barberousse, notre fondateur. Tu vivras modestement « comme lui. Ton prédécesseur, gouverné par de misérables « Juifs, a ruiné, avili l'Etat, par de folles dépenses. Tu t'ab- « stiendras de prendre les conseils d'aucuns Juifs, et tu ne lais- « seras entrer dans le Palais, que le chef de la nation Israélite « pour apporter l'impôt. Tu empêcheras l'exportation des blés « indigènes, à moins de surabondance, et lorsque tu seras assuré « de la subsistance de ton peuple ; enfin tu adopteras pour ta « règle, les usages et les anciennes constitutions du pays. »

Achmet répondit : « Qu'il serait le père des soldats ; qu'il « accordait la solde pleine, qu'il la doublait même, et que tout « soldat aurait droit à une mesure de blé par mois. »

Achmet ne jouit pas longtemps de la faveur qui l'avait porté au pouvoir. Plusieurs expéditions infructueuses tentées contre Tunis, mécontentèrent l'armée. Un ancien chaoux exilé à Bône, la poussa à la révolte ; bientôt le camp se souleva tout entier. Informé de cette sédition, le Dey fit armer le fort Babazoun, dans la pensée que le chaoux marchait sur Alger. Achmet Topal, l'un des officiers du camp, resté fidèle au Dey, parvint à faire rentrer dans le devoir un certain nombre de soldats ; les Kabyles, d'un autre côté, s'étaient armés contre les révoltés, et le Bey de Titery, s'était dirigé vers les Portes de Fer, pour leur en défendre le passage. Enveloppés de tous côtés, ils mirent bas les armes, Achmet Topal termina la révolte, en faisant mettre à mort le chaoux qui l'avait suscitée.

Le Dey distribua de nombreuses récompenses, et annonça qu'il accordait un pardon général. Mais la Milice, en partie rentrée à Alger, apprit que nonobstant ses promesses, le Dey avait donné l'ordre au Bey de Constantine, de faire tuer un certain nombre de soldats restés dans cette province. Sa fureur éclata ; un conciliabule se forma à la caserne verte de Bab-Azoun, on y jura la mort du Dey. Le 7 novembre 1808, à neuf heures du matin, cinq cents hommes envahirent le Palais. Trop faible pour résister, la garde laissa pénétrer les conju-

Digitized by Google

rés qui se répandirent dans toutes les dépendances du Palais.

Le Dey s'était réfugié dans l'appartement de sa femme, et cherchait à s'échapper au moyen des terrasses. Mais un soldat l'ayant aperçu, lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine et le renversa ; il lui coupa la tête, et jeta le corps dans la rue.

Ali-Boursali-Kodja-El-Gazoul fut élu immédiatement après ce meurtre.

Dès qu'il fut maître du pouvoir, on le vit exiler, destituer, bâtonner plusieurs des hauts fonctionnaires, et même les membres du Divan.

Tous ces faits, joints à l'avarice du nouveau Dey, qui à son avènement ne s'était pas montré généreux envers la Milice, l'indisposèrent, et elle devint exigeante.

Elle voulut de l'argent.

Une députation se rendit au Palais, et demanda le pillage des maisons des Mores.

Ceux-ci formaient la portion la plus nombreuse de la population d'Alger, et les richesses qu'ils avaient amassées étaient très considérables.

Le Dey s'y refusa. Il proposa, en échange, de partager entre tous, le trésor du Deylick, en faisant toutefois observer que si on en venait à cette extrémité, il faudrait qu'ils se livrassent ensuite au Commerce, parce qu'il lui deviendrait impossible de fournir la solde. Cette proposition ne fut pas goûtée, la milice insistant pour le pillage des Mores. Alors le Dey proposa de le faire lui-même avec ordre et mesure, promettant qu'ensuite le produit serait partagé entre tous. Mais ils refusèrent encore.

Trois partis existaient alors. Celui du Dey, qui ne travaillait qu'à se maintenir sur le trône ; un second, qui ne songeait qu'à le renverser ; enfin, celui des turbulents, qui se souciait peu de tel ou tel Dey, mais qui demandait le pillage, et voulait absolument de l'argent.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le reste du camp arriva à Alger. Ceux qui en faisaient partie ne s'étant pas réunis aux perturbateurs, le Divan mit cette circonstance à profit, et envoya une députation aux casernes pour expliquer quelles seraient les suites inévitables du pillage proposé. Il fit observer que les Mores étaient beaucoup plus nombreux que les Turcs, que tous étaient armés, qu'ils avaient contracté des alliances avec les Turcs, et que, parents des Coulouglis, ces derniers prendraient certainement les armes pour les défendre.

Finalement, il fut convenu que le pillage n'aurait pas lieu, qu'Ali Kodja serait confirmé dans le Deylick, mais que les ministres seraient renvoyés. On convint encore que tout espèce de désordre commis par les soldats serait sévèrement puni.

Cette détermination ayant été signifiée au Dey, il fit partir ses ministres pour le Levant, après leur avoir fait compter mille sequins à chacun.

Le parti d'Ali Pacha triomphait.

Il profita de son succès pour réitérer la défense déjà faite aux soldats de porter des armes dans la ville, et comme ils obéirent, sans murmurer, on commençait à concevoir l'espérance que les troubles allaient cesser.

Mais, bientôt, de sourdes rumeurs dans les casernes de la Milice, et quelques scènes de désordre, firent craindre de nouveaux malheurs.

Un parti se forma aux dépens des autres. Il se composait des Turcs alliés aux Mores, et des hommes qui, depuis peu, arrivés du camp, voulaient le renversement d'Ali.

Il avait naturellement pour auxiliaires les Mores et les Coulouglis, ce qui le rendait le plus nombreux. Il ne voulait d'ailleurs ni le pillage, ni le partage du Trésor, parce qu'il ne pouvait que perdre dans l'un ou l'autre cas.

Le Divan se porta à la caserne Verte de la rue Bab-Azoun, d'où les émeutes partaient habituellement. Il déclara aux soldats que désormais le gouvernement de la Régence ne souf-

Digitized by Google

frirait plus de désordres, et que la solde étant suffisante, il ne permettrait ni pillage, ni distribution d'argent aux dépens du Trésor public; que les lois du pays seraient observées avec rigueur, et que toute infraction serait sévèrement punie. Les soldats parurent se ranger à leurs devoirs, et un serment fut solennellement prononcé sur le Coran.

Le Divan fut encore trompé.

Ce serment, qui semblait devoir promettre la tranquillité, fut suivi d'une nouvelle révolution : un personnage influent de la caserne Verte, venait d'être nommé Caïd de Koléah; tandis qu'il se rendait à son poste, les gardes qui l'escortaient tentèrent de le faire périr dans une rivière qu'il fallait traverser. Il s'échappa néanmoins et vint raconter à la caserne ce qui s'était passé. La milice tout entière se souleva; le Caïd de Koléah se mit à la tête du mouvement, et déclara qu'il voulait être Dey, pour mieux punir le traître qui avait voulu le sacrifier. Ali Kodja perdit, dans cette circonstance, un grand nombre de ses partisans; les arrestations qu'il ordonna, contribuèrent à le rendre plus odieux encore à la population. Le 4 mars 1809, la caserne Verte envoya une députation au Divan, pour lui signifier qu'elle ne voulait plus d'Ali Kodja pour Dey.

Elle désignait pour le remplacer, Hadji-Ali, écrivain des chevaux, s'en rapportant toutefois, à la prudence du Divan pour le choix d'un autre Dey, s'il ne croyait pas devoir accepter celui qu'elle proposait. Le Divan ne fit aucune objection. Deux chaoux furent envoyés au Dey pour lui présenter un breuvage empoisonné, et comme les officiers insistaient pour qu'il le bût, Ali Kodja leur dit que c'était commettre un péché que de se donner soi-même la mort, mais qu'il s'abandonnait à eux pour le faire mourir comme ils l'entendraient. On lui passa le cordon (4 mars 1809).

Hadji Ali fut élu à sa place. Il n'y eut, à cette occasion, ni troubles, ni contestations. Omar Agha, qui seul pouvait

Digitized by Google

prétendre au Deylick, avait refusé, en faveur de celui-ci.

Malgré le changement de Gouvernement, la Milice n'avait pas renoncé à ses habitudes de plaintes et de désordres. Le nouveau Dey se contenta d'exiler les plus coupables. Mais la portion la plus tranquille de la Milice, qui était en même temps la plus nombreuse, lui fit dire que s'il ne punissait pas plus sévèrement les coupables, elle se ferait justice elle-même, parce qu'elle ne demandait qu'à vivre tranquille. Excitée par cet avis, la cruauté naturelle de ce Dey ne connut plus de bornes.

Il ne ménagea personne, et condamna à mort, sur le plus léger soupçon ; il fit décapiter en 1811, trois Israélites considérables, David Bacri, Ben Taleb et Durand, pour les motifs les plus futiles. Sidi Kadour, beau-frère de feu Achmet Pacha, fut pendu pour avoir marié sa fille à un Turc, sans la permission du Dey. Le Bey de Constantine subit le même sort, pour avoir procuré trois chargements de blé à Bacri avant sa mort. Un jour, il fit tuer un jeune garçon de quatorze ans, pour avoir laissé par mégarde une petite pierre dans du riz préparé pour le repas du Dey. Une autre fois, étant assis dans la salle, où il rendait la justice, un chaoux vint lui dire quelques mots à l'oreille ; Hadji-Ali fit un signe de la main. Au bout de quelques minutes, cinq têtes sanglantes lui furent apportées ; elles étaient celles de riches Mores, soupçonnés d'avoir tenu une conversation séditieuse dans les environs d'un café.

Il serait trop long d'énumérer tous les actes de férocité de ce despote sanguinaire : cependant, de sinistres augures vinrent troubler ses passe-temps cruels. On lui annonça que les tombeaux de deux saints Marabouts, enterrés, l'un à Milianah, l'autre à la porte Babazoun à Alger, avaient tremblé sur leur base. Les habitants en conclurent que le Gouvernement était menacé.

Le Dey s'arma contre de nouvelles conspirations, et les exécutions recommencèrent avec une cruelle activité.

Digitized by Google

1814. La milice commençait à se lasser d'Hadji-Ali-Dey. Elle voyait avec peine la guerre qu'il faisait aux Tunisiens, et son refus d'obtempérer aux ordres du Grand Seigneur, qui voulait que la Régence d'Alger fît la paix avec celle de Tunis. Le Sultan avait déclaré le gouvernement d'Alger en état de rébellion. Soixante-dix Turcs, ayant à leur tête Abdallah, ministre de la marine, projetèrent de tuer Hadji-Ali-Dey, et proposèrent le Deylick à Omar, leur Agha, qui le refusa, préférant le métier des armes. Les conjurés ne pouvant fléchir sa volonté, ne renoncèrent pas à leur projet, et décidèrent que le pouvoir serait offert au Kasnadji.

L'Odjack, les voyant bien décidés, et voulant du moins que l'événement se passât sans troubles et sans désordres, se chargea, de concert avec le Kasnadji, d'opérer la révolution. Ils se servirent d'un esclave noir, serviteur favori du Dey, et le décidèrent à étrangler son maître, pendant qu'il prendrait son bain.

Le 22 mars 1815, Hadji Ali fut trouvé mort dans son bain. Mohammed Kasnadji fut déclaré Dey sans discussion.

Hadji-Ali ne fut pas regretté. Son excessive cruauté l'avait fait haïr de tous. On savait qu'il menait dans le Palais la conduite la plus dissolue ; cinq petits garçons, fils d'esclaves grecs, et quelques noirs qu'il avait auprès de lui, ne se retrouvèrent plus. On sut qu'il les avait fait immoler dans ses moments de brutalité. On trouva seulement huit femmes de diverses couleurs, et une abondante provision de vin et de liqueurs. Le nègre qui s'était chargé de donner la mort à son maître, fut ensuite tué lui-même, par ordre du nouveau Dey. Malgré l'immoralité de sa conduite privée, Hadji-Ali affectait les dehors d'un musulman rigoriste. Il ne s'écartait jamais des pratiques les plus méticuleuses, ou les plus superstitieuses de sa religion. Il était scrupuleusement attentif à faire ses ablutions, et ses prières journalières ; il se montra l'un des ennemis les plus violents des chrétiens.

Digitized by Google

Hadji Ali avait près de cinquante-cinq ans ; sa complexion vigoureuse annonçait la force. Il était bien fait, mais les détestables passions auxquelles son cœur était en proie se reflétaient sur sa physionomie. Il offrait toujours l'image d'un homme enveloppé dans de noires pensées ; on pouvait lui appliquer ces mots que Tacite employa pour qualifier un Empereur Romain : « Vi dominationis convulsus, et commutatus. »

Hadji Ali gouverna pendant huit ans. Il ne dut ce règne, si long pour un Dey d'Alger, qu'à sa vigilance, à la prompte exécution de ses vengeances, et à l'effroi que son nom inspirait.

1815. Hadji-Mohammed Kasnadji, ancien officier de la Milice, succéda à Hadji-Ali-Pacha, mais il ne le remplaça pas. On ne l'avait nommé que pour prendre le temps de surmonter les hésitations d'Omar Agha, que la Milice voulait absolument placer sur le trône, et qui jusque là avait refusé ce dangereux honneur. Enfin, cédant à la demande de la milice, le Divan fit arrêter l'infortuné Hadji Mohammed, qui, après un règne éphémère de quelques jours, fut étranglé, le 7 avril 1815, dans la prison de l'Agha. C'était un vieillard sage et modéré. Prévoyant le sort dont il était menacé, il avait voulu refuser le pouvoir, mais on lui signifia qu'il fallait opter entre la couronne et la mort : il s'était résigné.

Omar fut acclamé avec enthousiasme. Son élévation doit être principalement attribuée au brillant succès de l'expédition qu'il avait dirigée dans les montagnes de Kouko, contre les habitants de ce district guerrier. Son courage intrépide lui avait acquis le glorieux surnom de « Terrible ». Il avait quarante-cinq ans, et était l'un des plus beaux hommes de la Régence, sa taille était d'environ 5 pieds 10 pouces. Né dans l'île de Metelin, on dit qu'il descendait de renégats grecs. Son teint était brun ; sa barbe épaisse, brillante et noire, commençait à grisonner, ses yeux vifs, et pleins d'expression, ne regardaient jamais personne en face, et ne se levaient qu'à la dérobée sur ceux auxquels il parlait. Sa figure était sérieuse,

Digitized by Google

mais agréable et séduisante, lorsqu'il était de bonne humeur. Devenait-il mécontent, son air paraissait sombre, triste et même repoussant. Il avait de la gravité dans le maintien, de l'affabilité dans les manières ; il ne sortait jamais de son caractère quelle que fût la gravité des circonstances. Il hésitait, embarrassé quelquefois, en parlant ; il semblait que son orgueil ne lui cachait pas son ignorance. Il était dans sa vie privée d'une modération exemplaire et rigoureux observateur de la religion de Mahomet.

Il n'avait qu'une femme, qui lui donna trois enfants, et il passait avec eux ses heures de loisir.

Omar vint à Alger, à l'âge de trente-trois ans avec son frère aîné, qui, à ce qu'il paraît, devait être un homme de mérite, puisqu'il obtint promptement le Kalifat de la province orientale. Mais il ne tarda pas à devenir suspect à Achmet Dey, qui le fit tuer. Omar évita, à cette même époque, un sort pareil, en se réfugiant dans les casernes, où il fut protégé par les soldats qui l'adoraient.

On reproche à Omar quelques actes de cruauté tout à fait inutiles. L'accusation est probablement fondée. Ces actes peuvent, du reste, être attribués plutôt à la férocité des mœurs du peuple algérien, qu'au penchant particulier du caractère d'Omar.

Il est néanmoins difficile de trouver une excuse plausible à l'ordre qu'il donna, à son avènement au trône, de mettre à mort les femmes d'Hadji Ali Pacha, qui avaient été respectées pendant le court règne de Hadji Mohammed. Dans beaucoup d'autres circonstances, Omar donna des preuves de magnanimité ; vers la fin de 1815, il s'était formé une conspiration à la tête de laquelle se trouvait Abdallah, ministre de la marine. Cet homme, qui avait été chef de bandits dans le voisinage de Smyrne, était devenu à Alger le confident et le ministre du tyran Ali, qu'il finit par faire assassiner. Heureusement le complot qui avait pour objet de massacrer Omar, et de

Digitized by Google

mettre le pouvoir entre les mains d'Abdallah, fut découvert. Omar se contenta de le faire embarquer, ainsi que sa famille et sa fortune, pour le Levant, et il le fit même transporter aux frais du gouvernement.

La folie et la présomption du brutal Hadji-Ali, avait engagé la Régence dans une guerre ouverte avec les Etats-Unis et la Hollande. Le pavillon ottoman avait été insulté, et les relations de l'Espagne et de la France avec Alger, étaient peu rassurantes. Le rôle qu'Omar avait à jouer, en parvenant au trône, était difficile et délicat. Il lui fournit l'occasion de faire briller ses talents, et de se montrer sous un jour avantageux et éclatant ; pendant le bombardement d'Alger par lord Exmouth, en août 1815, Omar s'exposa partout, là, où était le danger. Il mit lui-même plusieurs fois le feu aux batteries de mer, et continua à lutter jusqu'à ce qu'une plus longue résistance fût devenue inutile.

Mais déjà la Milice avait remarqué qu'Omar n'était pas heureux dans ses entreprises, et un Dey ne survivait pas longtemps à pareille opinion, quand elle s'était accréditée. Connaissant le danger qui le menaçait, Omar visita les casernes, harangua les soldats, leur représenta que la situation n'était pas encore désespérée, et qu'avec de la patience et du courage la puissance d'Alger pouvait devenir plus redoutable que jamais. Ces discours, et des distributions d'argent faites à propos, détournèrent pendant quelque temps le danger qui menaçait sa tête ; mais il était écrit que celui qui avait été l'idole de la milice, devait être brisé par elle.

La peste, qui, dans l'été de 1817, vint exercer ses ravages à Alger, confirma dans l'esprit de ses sujets superstitieux, qu'Omar n'était plus favorisé de la fortune. L'ambitieux Ali Kodja, qui passait pour un habile théologien, profitant de cette circonstance, réussit à organiser une conspiration parmi les Janissaires pour déposer le Pacha.

Soit que le complot ait été conduit avec beaucoup d'adresse

Digitized by Google

et de secret, soit qu'Omar Pacha se soit relâché de sa vigilance ordinaire, il fut surpris dans son Palais, le matin du 8 septembre 1817, par les conspirateurs.

On lui annonça qu'il fallait mourir. Après quelques vains efforts pour obtenir une capitulation, il se résigna à son sort et fut étranglé sur place.

1817. Ali Kodja prit paisiblement possession du pouvoir. Ce dey était âgé de 56 ans, et avait été en 1808 à la tête du parti qui fit assassiner Achmet Pacha Boulali.

Ali Kodja avait de très grandes prétentions à la réputation d'homme lettré. Il était travailleur, et possédait, dit-on, toute la littérature algérienne, ce qui lui valut le titre de Kodja. Malgré ce goût pour l'étude, qui aurait dû modérer un peu ses instincts sanguinaires, Ali Kodja était un tyran capricieux, froidement cruel, et de mœurs très relâchées. Le Consul américain Shaler, qui a connu ce Dey, raconte que quand, dans les cérémonies publiques, il recevait la visite des Consuls étrangers, ceux-ci, après avoir passé sur des cadavres pour arriver à la salle d'audience, trouvaient toujours le Dey vêtu magnifiquement, entouré de ses gardes, et un livre à la main. Il affectait alors d'être interrompu dans sa lecture, et à leur entrée, posait précipitamment le volume qu'il tenait.

Il se croyait capable de rétablir l'ancienne réputation d'Alger, et son importance maritime ; il témoignait un profond mépris pour les puissances chrétiennes. Ses corsaires abordaient tous les bâtiments qu'ils rencontraient, s'emparaient, contrairement aux traités, de ceux qui étaient à leur convenance, et de plus portaient, sur les navires visités, la peste qui faisait alors de grands ravages à Alger.

Ali Kodja fit enlever deux jeunes femmes, l'une anglaise, d'origine juive, l'autre sarde, afin de les renfermer dans son harem. On assure que la mort seule l'empêcha de faire subir le même sort à la fille du Consul anglais, et à la sœur du

Digitized by Google

Consul de Hollande. Ces secrets du sérail furent divulgués après sa mort.

La milice s'aperçut bientôt qu'elle avait remplacé le magnanime et chevaleresque Omar Pacha, par un despote égoïste et féroce.

Bientôt il se trama des complots dans les casernes pour le déposer, mais ceux-ci furent découverts, et donnèrent lieu à de nombreuses exécutions. Ali Kodja, afin de mettre sa personne en sûreté, transporta sa résidence dans la Casbah, en augmenta les fortifications, et s'entoura d'une garde composée de nègres et d'arabes qui lui étaient dévoués. Dans la nuit qui suivit sa translation, il fit transporter à dos de mulet le trésor du Deylick, du Palais, résidence des Deys, à la Casbah. La milice, instruite de ce qui venait de se passer, se révolta.

Ali fit fermer les portes de la ville, et rassembla autour de lui toutes les troupes qu'il put rallier à sa cause.

Il se trouva bientôt entouré de plus de six mille hommes disposés à combattre pour lui ; les révoltés, effrayés de ces dispositions, se soumirent. Les deux chefs de la conspiration furent étranglés.

Ali Kodja, passe pour avoir eu le projet de supprimer entièrement le corps des Janissaires, et de rendre le sceptre héréditaire dans sa famille. Sa conduite à l'égard des Turcs rend cette supposition très vraisemblable.

Il est certain qu'il les persécuta sans relâche, et qu'il en fit périr environ quinze cents. Il chercha toutes les occasions de les blesser dans leurs goûts et dans leurs habitudes. Tous avaient des concubines ; défense fut faite à ces femmes, sous peine de mort, d'avoir des relations avec les Turcs.

Quelque temps après, il donna l'ordre de jeter à la mer toutes les filles publiques ; mais il se contenta de les exiler à Cherchell. La ville se souleva à cette nouvelle.

Il fit alors défendre aux taverniers, sous peine de mort, de

Digitized by Google

vendre du vin aux Turcs, parce que le Coran défend l'usage de cette boisson.

Ali appréhendait le moment de la rentrée du camp de Constantine relevé, selon l'usage, tous les six mois.

Il n'ignorait pas que son nom était devenu un objet d'exécration pour la Milice, et redoutait de nouvelles conspirations. Il exigea que le Camp restât, six mois encore, dans ses cantonnements, et qu'il ne fût désormais relevé que tous les ans. Cependant sa composition étant mélangée d'une moitié de Turcs, et l'autre de Coulouglis, il permit à ces derniers de rentrer, et alla, dit-on, jusqu'à faire dire aux tribus Kabyles qui étaient sur la route, de massacrer les Turcs qui se trouveraient dans la direction d'Alger. Il leur laissait au surplus la faculté de retourner dans le Levant, son intention étant de n'avoir plus recours aux recrues que l'on faisait à Smyrne et à Constantinople. Nonobstant la défense, les Turcs du camp se mirent en route pour Alger, ayant le Kalifat de Constantine à leur tête. On fit en sorte d'éviter les Kabyles ; les mécontents d'Alger et des autres provinces se réunirent aux troupes, et formèrent le projet de marcher sur la ville, pour renverser le gouvernement.

Alger fut bientôt dans une consternation profonde.

Le Dey, instruit de ce qui se passait, décida les Turcs restés dans les casernes à ne pas prendre part au mouvement, en les menaçant des châtiments les plus sévères, et il confia aux Coulouglis qui avaient demandé à combattre pour le Dey, la défense des forts.

Le 29 novembre 1817, l'Agha, envoyé au devant des insurgés, ayant refusé de recevoir les chefs de la révolte, et d'accorder un pardon général, un engagement eut lieu, qui arrêta les progrès de l'insurrection. Ali Kodja perdit néanmoins beaucoup de monde. Les révoltés continuèrent leur marche vers la ville, mais ils furent arrêtés par le feu du fort de l'Empereur, et du fort Babazoun.

Digitized by Google

Douze cents Coulouglis dévoués au Dey, profitant de l'hésitation des révoltés, les attaquèrent vivement et les mirent en déroute. Cent cinquante des chefs furent capturés, en même temps qu'un chaoux qui avait été désigné pour être Dey ; tous furent mis à mort, les fuyards subirent le même sort.

Le 1er décembre, Ali Kodja fit célébrer sa victoire par de nombreuses salves d'artillerie ; il reçut des félicitations du corps consulaire.

Le lendemain, le Dey lança une proclamation dans laquelle il offrait le pardon aux Turcs qui se soumettaient. Il ne voulait pas, disait-il, se défaire de tous ces hommes courageux qui constituaient la force d'Alger. Il cherchait seulement à réduire leur puissance, qui excédait le plus souvent celle du Dey lui-même.

Le 13 février 1818, un enfant du Dey mourut de la peste à la Casbah, où l'on soupçonnait que ce fléau faisait des ravages. Le 1er mars suivant, Ali Kodja, atteint par l'épidémie, y succomba : 15 coups de canon, tirés du château, annoncèrent cet événement à la population.

Ali Kodja avait régné pendant six mois seulement. Ce court règne fut pour la Régence une époque d'humiliation, d'infortune et de terreur.

Les principaux fonctionnaires qui entouraient le Dey, au moment de sa mort, avaient élu Hussein.

Il fit dire à la Milice que si cette élection ne lui convenait pas, il était prêt à abdiquer le pouvoir, et à rentrer dans sa première condition. Celle-ci répondit qu'elle l'acceptait pour Dey, s'il s'engageait à faire respecter les anciennes lois et à rétablir à Alger ses premières coutumes. Les Turcs reprirent une partie de leur influence, les exilés furent rappelés, et les ordonnances subversives d'Ali Kodja rapportées.

Hussein, le nouveau Dey, était né en février 1768 à Soudoukli, ville de l'Asie-Mineure, et avait été à Constantinople canonnier dans l'artillerie du Sultan Sélim III. On raconte qu'il quitta la Turquie pour se soustraire à une punition dis-

Digitized by Google

ciplinaire qu'il avait encourue. Le bâtiment qui le portait, fut pris par le travers du cap Passaro, par un corsaire napolitain qui le conduisit à Naples. Changé peu de temps après sa captivité il arriva à Alger. Là, il sut se faire remarquer par son activité et des connaissances plus étendues que n'en ont d'ordinaire les artilleurs musulmans. Il sut se concilier l'amitié d'Omar Pacha, et celle d'Ali Dey. On assure, néanmoins, qu'il fut mêlé à la conspiration qui eut pour résultat la mort de ce Dey.

Nous n'entreprendrons pas de résumer, ici, les causes qui ont amené la rupture de la France avec Alger, et qui ont précipité Hussein Pacha de son trône.

Le travail spécial que nous avons entrepris, ne comporte pas des développements aussi étendus. Bornons-nous à rappeler que ce Dey n'est parvenu à se maintenir pendant treize ans au pouvoir, qu'en faisant de la Casbah une prison, dont il n'a franchi le seuil qu'après la capitulation, et pour sortir de la Régence où il ne devait plus rentrer. Après avoir momentanément habité l'Italie, il est mort en 1838 à Alexandrie d'Egypte.

Pendant la période des Deys Pachas, qui a eu une durée de 120 ans (1710 à 1830), dix-sept Deys se sont succédés, parmi lesquels :

6 sont morts de maladie.
9 ont été tués à la suite de révoltes.
1 a abdiqué.
1 a été détrôné.

17

La durée moyenne du règne de chacun d'eux a été d'environ 7 ans.

Digitized by Google

CONCLUSION

On voit, par le résumé historique et chronologique qui précède, qu'il n'est pas rare de trouver des exemples de révolutions, de meurtres, et d'assassinats, dans l'oligarchie militaire d'Alger, dirigée par un chef électif, où, comme dans l'Empire Romain, au temps de sa décadence, tout soldat déterminé qui osait entreprendre une révolution, manquait rarement de parvenir au pouvoir suprême.

L'Odjack ou milice, était recrutée parmi la lie de la population du Levant, à laquelle venait s'adjoindre un grand nombre de Renégats chrétiens, qui pour la plupart avaient fui leur patrie couverts de crimes. Cette milice orgueilleuse, indisciplinée et sanguinaire, qui trouvait toujours quelque profit à susciter des troubles, et à provoquer des changements dans le gouvernement, passait les loisirs que lui laissait la piraterie, à ourdir des conspirations contre celui qu'elle avait porté au pouvoir, et ne tardait pas à briser l'idole qu'elle avait un moment encensée.

Pendant les trois dernières périodes du gouvernement d'Alger, on compte, à peine, un souverain sur dix, dont les jours n'aient pas été tranchés d'une manière violente.

Au milieu de ces meurtres sans cesse renouvelés, le massacre de cinq ou six prétendants, qui auraient été élus, et tués dans une même journée est un fait qui ne serait pas invraisemblable, eu égard aux habitudes féroces et tumultueuses de la Milice. Il a pu passer facilement à l'état de vérité historique.

Cependant nous devons dire, que malgré la notoriété qu'il a acquise, ce fait ne se trouve pas confirmé par les recherches

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

MAR 18 1971
JUN 7 1971
JUN 21 1971

Form L9—32m-8,'57(C8680s4)444

authentiques, les faits extraordinaires, il a pas hésité à s'approprier.

Quant aux monuments funéraires situés sur le bord de la mer, non loin de la porte Bab-el-Oued, le bénédictin Haëdo les a décrits dans son « Histoire de la ville et des rois d'Alger », publiée en 1612, c'est-à-dire plus d'un siècle avant le voyage du père Comelin à Alger. Ces tombeaux étaient ceux des successeurs de Barberousse, auxquels on a pendant longtemps, improprement donné le titre de Rois d'Alger.

Nos recherches n'auront pas pour résultat de laver tout le sang qui a couvert les degrés du trône d'Alger, pendant plus de deux siècles ; mais si elles peuvent jeter quelque lumière sur une question d'histoire, qui nous a paru obscure, nous aurons atteint le but que nous nous sommes proposé.

FIN.

Digitized by Google